L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : PAPUS
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS
FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction.* Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

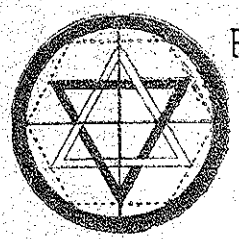
ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

AVIS

Une erreur de notre imprimeur a changé le numérotage du dernier numéro de l'*Initiation* Ce numéro doit être numéroté n° 4 et non n° 1. Nos lecteurs corrigeront facilement cet *erratum* à l'aide des indications contenues dans le présent numéro.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

14e VOLUME. — 5me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1892)

	Avant-propos. La Maison hantée de la rue Ducouëdic (avec 12 gravures). (p. 97 à 100).	**La Direction.**
PARTIE INITIATIQUE...	*Que doit être le Moi?* (p. 101 à 109).	**Quærens.**
PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...	*Fragment philosophique* (p. 110 à 115).	**Napoléon Ney.**
	L'Art et la Magie..... (p. 116 à 130).	**Émile Michelet.**
	Sommaire de l'Histoire alchimique de Paris. (p. 130 à 144).	**Philophotes.**
	Les Quatre Livres sur la Médecine des Égyptiens..... (p. 145 à 154).	**J. Marcus de Vèze.**
	Une Prophétie de Nostradamus..... (p. 155 à 160).	**Abil-Marduk.**
	Le Périsprit (suite).... (p. 161 à 178).	**Gabriel Delanne.**
PARTIE LITTÉRAIRE....	*Un Rêve sur le Divin (à suivre).....* (p. 179 à 182).	**Juliette Adam.**

Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Hypnotisme — Correspondance. — La Télépathie et Mark Twain. — Revues françaises et étrangères. — Nécrologie. — Livres reçus.

RÉDACTION : *29, rue de Trévise, 29* PARIS

Administration, Abonnements : *58, rue St-André-des-Arts, 58* PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

Principaux Rédacteurs et Collaborateurs de *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. Ch. Barlet. S.·. I.·. ☧ — Stanislas de Guaita. S.·. I.·. ☧ — Julien Lejay, S.·. I.·. ☧ — George Montière, S.·. I.·. ☧ — Papus, S.·. I.·. ☧.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Abil-Marduk. — Aleph. — Le F.·. Bertrand 18°.·. — René Caillié. — A. C. Tshéla. — Camille Chaigneau. — Chimua du Lafay. — G. Delanne. — Delézinier. — Jules Doinel. — Fabre des Essarts. — Jules Giraud. — Horace Lefort. — L. Lemerle. — Donald Mac-Nab. — Marcus de Vèze. — Lucien Mauchel. — Napoléon Ney. — Eugène Nus. — Horace Pelletier. — Philophôtes. — G. Poirel. — Quærens. — Raymond. — A. Robert. — A. de Rochas. — Rouxel. — H. Sausse. — Paul Sédir. — Selva. L. Stevenard. — Pierre Torcy. — G. Vitoux. — F. Vurgey. — Henri Welsch. — Oswald Wirth.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

Maurice Beaubourg. — E. Goudeau. — Manoël de Grandford. — Jules Lermina. — L. Hennique. — R. de Maricourt. — Catulle Mendès. — Emile Michelet. — George Montière. — Léon Riotor. — Saint-Fargeau. — Ch. de Sivry. — Ch. Torquet.

4°

POÉSIE

Ed. Bazire. — Ch. Dubourg. — Rodolphe Darzens. — R. de Maricourt. — Paul Marrot. — Robert de la Villehervé.

Groupe Indépendant

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL : *29, rue de Trévise, Paris*

Membres. — BIBLIOTHÈQUE. — SALLE DES CONFÉRENCES. — SALLE DES COURS. — Aucun droit d'entrée, aucune cotisation ne sont demandés aux membres.

Les frais de la Société sont supportés exclusivement par les fondateurs et par les bénéfices de la Librairie adjointe au Quartier Général.

Tout abonné de l'INITIATION ou du VOILE D'ISIS reçoit sa carte de membre sur sa demande.

Diffusion. — 17 branches en France, 25 branches à l'étranger, 18 correspondants locaux.

Etudes. — Etude impartiale des Forces encore inconnues de la Nature et de l'Homme d'après le Principe de la Division du Travail. 22 Groupes d'Etudes théoriques, pratiques et d'action, au Quartier Général. [Hypnotisme, Magnétisme, Spiritisme, Magie, etc., etc.]

Travaux accomplis. — En 14 mois, outre la constitution à l'extérieur des branches et des correspondants, les groupes d'études ont fait plusieurs découvertes importantes et enquêtes scientifiques sur la Force psychique, la Télépathie, le Spiritisme, l'Hypnotisme, etc. — Huit ouvrages inédits ont été publiés au Quartier Général par MM. F.-Ch. Barlet, Stanislas de Guaita, Papus, Julien Lejay, A. Chaboseau, A. Poisson, E. Michelet, G. Vitoux. Dix autres ouvrages d'études ont été publiés par les Branches du Groupe. Citons ceux de MM. Lefort [Sens], Nehor [Bruxelles], Vurgey [Bruxelles], Quærens [Marseille], Elie Steel [Lyon], B. Nicolaï [Lyon], Marcellus Leloir [Bordeaux], Dr Plantenga [Amsterdam], H. Girgois [La Plata].

Journaux et Revues. — Revue mensuelle : l'*Initiation*; journal hebdomadaire : le *Voile d'Isis*. — Prochainement paraîtront deux nouveaux journaux dont : *Psyché*, revue littéraire mensuelle. En outre, le *Bulletin de la Bibliothèque internationale des Œuvres des Femmes* paraîtra régulièrement à partir du 15 novembre.

Sociétés adhérentes [principales]. — Bibliothèque internationale des Œuvres des Femmes, Suprême Conseil et Loges Martinistes, Fraternité de la Rose-Croix Kabbalistique, H. B. of L., etc., etc.

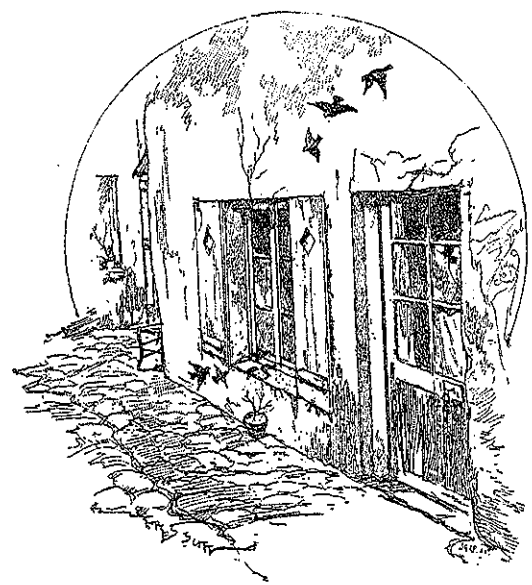
AVANT-PROPOS

La MAISON HANTÉE de la RUE DUCOUËDIC

Les journaux quotidiens se sont beaucoup occupés ces derniers temps d'une maison de la rue Ducouédic, à Paris, dans laquelle des faits étranges ont pris naissance.

M. Desbeaux a fait à ce sujet un remarquable article dans le *Monde illustré*, et il a bien voulu nous autoriser à présenter à nos lecteurs les trois gravures qui illustrent cet article.

Voici d'abord l'aspect général de la « Maison hantée ».

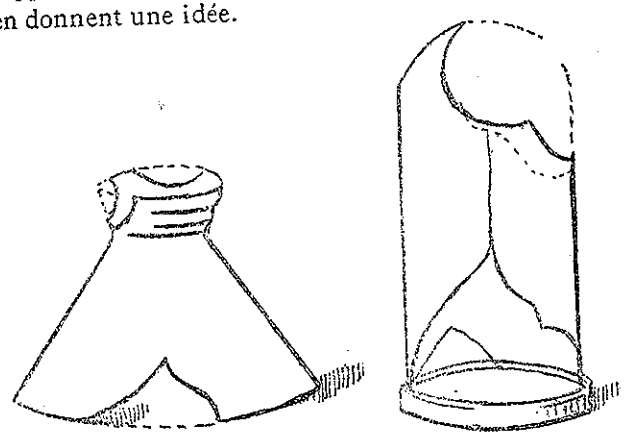


Voici maintenant le portrait de Mme Boll, chez qui ces phénomènes se sont produits.

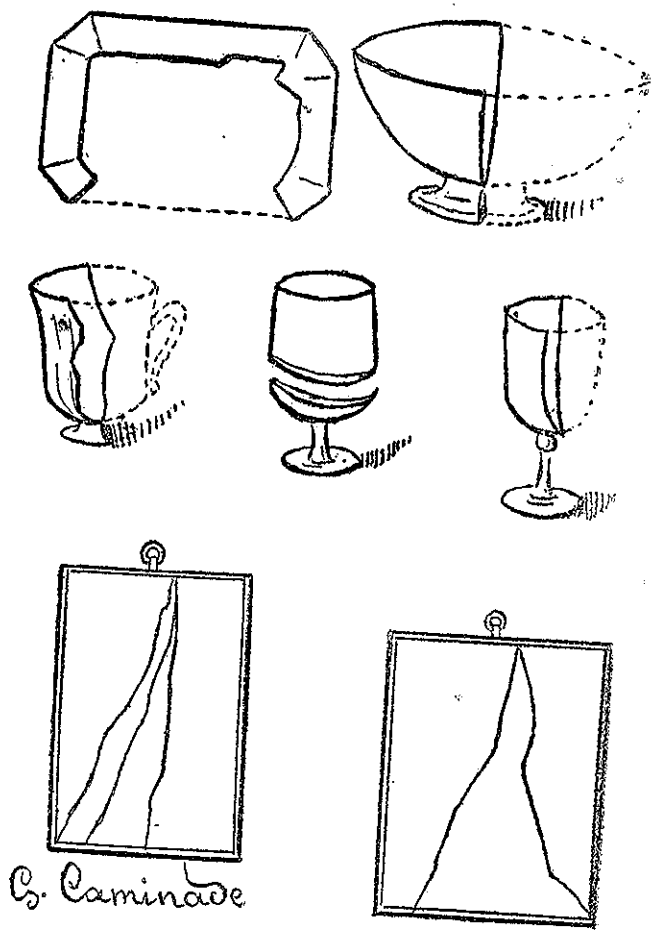
Voici enfin une vue de la chambre qui a été le siège des principaux phénomènes.

D'autre part, le *Groupe indépendant d'études ésotériques* a fait une enquête très minutieuse sous la direction de M. G. Caminade, chef du Groupe de défense et d'enquête, officier d'académie. Cette enquête a duré plusieurs jours et a permis d'attribuer, à une grande partie des faits produits, une origine toute physique. Cependant, à côté de ces phénomènes produits par une cause physique, il en est d'autres qui ont éclaté devant plusieurs témoins et qui indiquent parfaitement la mise en jeu de forces psychiques. Nous renvoyons donc tous nos lecteurs au volumineux rapport de M. G. Caminade d'une part (*Voile d'Isis*, n° 56 (1), et à l'excellente étude de M. Desbeaux (*Monde illustré*, 13, quai Voltaire, Paris) d'autre part.

Quand aux principaux phénomènes produits, (objets brisés) les dessins suivants qui accompagnent le rapport du *Groupe indépendant d'études ésotériques*, en donnent une idée.



(1) 29, rue de Trévise, Paris, 0 fr. 10, franco.



LA DIRECTION DE L'*Initiation*.

PARTIE INITIATIQUE

QUE DOIT ÊTRE LE MOI ?

Justification de Quærens à la suite du plaidoyer d'office de F.-Ch. BARLET pour Maurice BARRÈS contre Quærens.

A F.-Ch. Barlet.

CHER ET VÉNÉRÉ MAÎTRE,

Je veux, avant d'entreprendre ma justification, me réjouir de l'heureux effet de mon dernier article, grâce auquel nos lecteurs ont pu lire votre magnifique plaidoyer.

Le résultat dépassera mon désir chaque fois que ma sincérité aura provoqué la vôtre en des pages aussi noblement senties, aussi bellement exprimées.

Votre plaidoyer d'office m'ayant vivement remué, j'ai voulu un supplément d'enquête ; j'ai lu et relu l'examen qui précède la nouvelle édition de *Sous l'œil des barbares*. J'ai pensé, en un isolement absolu de toute contingence, médité dans la solitude et la

purté des désincrustations intellectuelles et morales, et j'ai conclu, du moins pour ce jour, et sans que cette conclusion ne pût en appeler à un état d'âme possible dans mon avenir, j'ai conclu au danger que les théories, surtout si littéraires, de Maurice Barrès, pouvaient faire courir à la jeunesse, à laquelle elles s'adressent, parce qu'elles ne parlent pas à ce qu'il peut y avoir de bon, d'enthousiaste, de dévoué, de spontané et d'inconscient chez les jeunes gens, mais à leur intelligence seule, leur orgueil, voire leur vanité, et à ce sentiment d'auto-admiration, incompatible, selon moi, avec l'auto-création qu'il exulte.

J'estime que les différents degrés à franchir par la PERSONA dont vous parlez sont caractérisés par les trois sentiments qu'elle éprouve pour ce qui n'est pas elle. Dans le matériel, égoïsme; dans le moral, pitié; dans l'intellectuel supérieur, amour inconscient et universel : tels sont, les divers titres de noblesse nécessaires par lesquels doit passer le sentiment que chacun possède pour ce qui lui est contingent.

Ne craignez-vous pas, cher et vénéré maître, que l'œuvre de Barrès ne renferme trop de sous-entendus malgré ses concordances ou ses examens, et que les profanes auxquels manque le flambeau nécessaire de l'ésotérisme puissent anarchiser inconsciemment la synarchie qui a présidé à sa construction? Ne redoutez-vous pas, par exemple, que le dédain égoïste transporté dans l'intellectuel occasionne des ravages épouvantables? Ne trouvez-vous pas qu'il est au moins imprudent de laisser *la clef de l'armoire aux poisons*, comme dit Lermina, aux incapables ou aux criminels? Et n'allez pas penser que cette clef passe inaperçue dans ce monde de jeunes gens, assoifés de nouveau et d'étrange bien plus que de vrai et de senti, et se parant volontiers d'une doctrine littéraire ou philosophique comme de « déguisements loués chez le costumier »: N'y a-t-il pas danger à voir cette philosophie de Barrès cristallisée par des jeunes gens en un snobisme littéraire, en une sorte de manière de penser et de s'exprimer à la mode, nous inondant de nouveaux JEUNE-FRANCE, aussi insupportables par leurs théories incomprises, mal digérées et d'ailleurs décalquées que par l'encombrement d'une personnalité d'ordre absolument inférieur, arborée à tous propos, sous couleur d'*égotisme*, comme un pavillon destiné à couvrir une marchandise médiocre?

J'admire l'œuvre de Barrès en ce que j'en ai lu; j'ai peur de ses imitateurs.

Je crois que, sans abstraire les quintessences, et, pour parler un langage peut-être moins préoccupé d'originalité, on peut dire avec un grand poète contemporain : CONSTRUIS TA CITADELLE... J'avais choisi cette formule, renfermant, d'une manière nette, brève et précise, notre idée ésotérique du moi pour la mettre en tête d'un article prêt à envoyer à l'imprimeur, lorsque le vôtre, en des mots mieux appropriés et des expressions plus heureuses sans doute, m'en a, d'une magistrale manière, montré l'inutilité en la circonstance et m'a convié au silence.

Les matériaux par quoi surgira la statue de notre haute spiritualité ne sont pas la propriété de telle ou telle doctrine, et, en cela, le monopole ne saurait exister.

Nous devons créer ces matériaux par nous-mêmes, mais aussi par une adéquation expérimentale nous prouvant leur parfaite concordance avec notre idéal.

Maurice Barrès est voué par ses propres théories à prêcher dans le désert. Il ne pourrait avoir d'imitateurs sincères, car, par ce fait seul d'imitation, les théories de ses disciples ne sauraient être que des copies, alors qu'elles doivent être des originaux. C'est pourquoi, d'après ces mêmes théories, j'affirme que Barrès ne peut être un maître qu'à condition de ne point avoir de disciples, ou bien que les disciples de ce même écrivain ne sauraient reconnaître la vérité des doctrines du maître et les pratiquer qu'en proclamant ce dernier un barbare, dénomination qui le doit du reste flatter infiniment, si elle est généralement employée par ce qui lui est contingent.

Barrès dit fort bellement d'ailleurs, NOUS CRÉONS L'UNIVERS... Comment peut-il prétendre que la suprême connaissance de cet univers, principe final, l'ABSOLU, ne lui sera pas adquate aussi bien que les divers stades vers ce but suprême ? Il y aurait donc, lorsque chacun aurait, dans sa chacunière, réalisé son idéal particulier, autant d'absolu que d'individus, et, de ce fait, la multiplicité innombrale usurperait le titre d'unité-principe ?

Cette question, que je lui pose, s'adresse non à l'initié parfait, que ne me paraît pas être M. Barrès, mais au littérateur remarquable qui prévoit par empirisme, et non avec la conviction que seule donne la foi, un principe où s'harmoniser avec L'AME DE L'HUMANITÉ, ce

principe paraissant être pour lui une chance à courir plutôt qu'un but à atteindre.

Laissez-moi maintenant, cher et vénéré maître, vous exprimer mon avis. Le principe masculin, la haute et suprême intellectualité n'a pas seule, son ésotérisme. Il faut, pour y atteindre réaliser l'ésotérisme matériel et moral, sous peine de voir l'attique radieux de l'édifice construit s'effondrer par la ruine des matériaux mauvais employés pour la base.

La matière de notre personnalité doit être aussi homogène dans sa substance, dans sa vie, que dans son esprit.

La *beauté* et la *bonté* adéquates à notre nature sont les conditions sans lesquelles l'*intelligence suprême* ne peut exister.

Avons-nous réalisé cette beauté et cette bonté ? Avons-nous fait de notre corps un instrument suffisamment trempé pour ne point fléchir sous l'effort de la vie ? Notre existence matérielle est-elle suffisante pour nous permettre de l'exposer sans danger aux exigences de notre force morale ? Et, si cela est, la bonté, *ce corps de l'intelligence* a-t-elle été assez souvent mise à l'épreuve de l'égoïsme destructeur ? Notre désir est-il assez pur et notre désintéressement absolu pour ne pas se dérober devant les ordres de cette intellectualité suprême à laquelle nous tendons.

Il est facile à un écrivain érudit et intelligent comme M. Barrès d'écrire de beaux livres et de réaliser par eux la célébrité et la fortune. Il est facile, lorsque l'on sait dire et penser élégamment, de faire naître des théories originales et saisissantes.

On peut ainsi se créer une atmosphère de sérénité matérielle dans laquelle monte un encens propice à des œuvres nouvelles. Il est fort agréable d'être sacré général sans avoir connu la misère du soldat, et de disserter du haut des étoiles du commandement sur des idées philosophiques et philanthropiques alors que le petit troupier souffre et vit la philosophie, la dure philosophie d'en bas. Il est possible, voire commode, de décréter que l'on a été de toute éternité créé pour jouer les maréchaux ; mais j'affirme qu'il faut être capable de tous les états inférieurs pour prétendre à les dominer.

C'est en ces lignes que je résume mes idées philosophiques : *être capable de tous les états inférieurs pour prétendre à les dominer.*

Si l'on considère le but de l'individualité qui a eu le bonheur de recevoir une clarté de la Sainte Science, on voit que ce but, comme ne le fait pas assez remarquer, selon moi, et d'une manière trop épisodique, M. Barrès, est d'atteindre l'absolu et de s'y noyer en l'absorbant. C'est de cet absolu que nous recevons la lumière plus ou moins claire, plus ou moins chaude, plus ou moins belle, plus ou moins *réfractée*, suivant la pureté de l'enveloppe individuelle qu'elle doit traverser pour atteindre notre conscience.

Permettez-moi d'emprunter à une image banale la ressemblance de ce que je voudrais vous exprimer en cette justification. Cette ressemblance est saisissante en l'espèce. Je n'ai donc aucun scrupule à l'employer : aussi bien l'analogie nous est-elle familière.

Sur son banc de quart, dans la nuit, le commandant se promène. Les courants, la tempête, ont fait dériver son navire : il ne sait plus où il est. Le ciel est noir, aucun indice, dans la nuit qui l'entoure, pour lui montrer la route à suivre. Le point qu'il a fait la veille, à midi, et l'estime lui ont révélé sa position approximative. Il a relevé des côtes inhospitalières dans ces parages et craint que son navire, drossé par la mer et le vent, ne vienne s'y briser.

Le compas affolé ne marque plus le nord ; il navigue à l'aventure, sans savoir où il va : cependant un éclair fugitif dans la nuit a blémi la crète des vagues : un phare a jeté sa faible lueur et va, par ses éclats et sa position, révéler au commandant la bonne route Il a pris sa lunette, essuyé les verres tout brouillés d'embruns, mis l'instrument au point... et il est là, l'œil à l'oculaire, appuyé sur la rampe de la passerelle, retenant son souffle et concentrant en son regard toute sa vitalité ; il ne vit plus que par son œil ; c'est à cet organe qu'il va devoir le salut. Enfin il se relève, un commandement retentit. Vers un point désigné de l'horizon le timonnier a dirigé le cap ; le navire est sauvé et maintenant marche à toute vapeur, l'avant droit sur la passe.

Ainsi en est-il de nos âmes ; elles aussi, entourées des ténèbres de l'agnosticisme, tourbillonnent sans direction sur le gouffre amer du néant : le mouvement seul existe pour elles, et le bruit. Mais, si elles ne sont point aveugles, une pâle lueur de vérité peut leur indiquer l'existence d'un but, et l'instrument de la science sacrée leur en révéler la nature. Pour cela,

essuie le cristal de l'oculaire, souillé par les embruns de l'égoïsme, et, quand *la matière sera pure, lorsque le rayon ne sera plus réfracté*, mets la lunette au point suivant les lois morales, et *nécessairement* tu verras apparaître dans ton champ visuel l'étoile dans la nuit. Si ton navire a résisté à l'effort des vagues, dirige le droit dans la passe, et tu seras sauvé.

Je pense, cher et vénéré maître, avoir ainsi montré comment je comprends la réalisation de la perfection dans le plan matériel et moral pour l'entrée dans le plan intellectuel. Je pourrais y ajouter les moyens que je crois nécessaires pour obtenir ces diverses perfections inférieures et intermédiaires, et raisonnerais comme en un article, *Esotérisme et Militarisme*, publié dans un numéro de l'*Initiation* de l'année dernière. Cela me serait facile et, pour vous, peut-être fastidieux après cette trop longue justification. Je veux ici m'arrêter et dire en ma péroraison : Rendons la lumière intelligente et aimante pour que ne soient pas perdus pour l'humanité, qui souffre et ignore dans la nuit les bonheurs de science et d'amour pour lesquels elle est faite, auxquels elle aspire.

Traduire cette lumière ainsi cristallisée en langage humain ; rendre l'humanité lumineuse, la façonner en motifs éclatants, telle est la double tâche, involutive et évolutive, que doit accomplir le *Sage*. Le but final sera nécessairement la perfection universelle, réalisée par la culture individuelle, cette dernière étant et demeurant le moyen et non le terme. Et, puisque cette justification m'a conduit à une profession de foi, je la veux complète et veux dire bien haut : Je défendrai le culte du Moi, dont le temple est consacré à l'humanité ; je protégerai de même et défendrai s'il le faut l'enclume où se martèle la cognée devant abattre la forêt envahissante de l'égoïsme inutile et de l'erreur, et je la tremperai dans un bain glacé d'*égoïsme spiritualisé* pour que son tranchant soit plus acéré, sa matière plus dense et plus homogène.

Telle sera mon œuvre, telle je veux la défendre.

Vous connaissez aujourd'hui, cher et vénéré maître, la cause qui m'est chère, et la certitude de marcher pour elle, avec vous, et suivant vos doctrines, m'est un fier brevet de noblesse, sinon de succès.

QUÆRENS (1).

---

(1) Nous tenons à protester spécialement contre une confusion intéressée que la *Revue Spirite* (n° de janvier) s'est efforcée d'établir entre notre rédacteur et une autre personne qui a jugé utile de signer du même nom des idées totalement opposées à celles de notre ami Quærens (N. D. L. D.).

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(PHILOSOPHIE DE LA NATURE)

FRAGMENT

. . . . . .

. . . . . .

La matière est un composé de molécules maintenues en équilibre à certaines distances par les énergies attractives qui dérivent du mouvement même de ces molécules.

Il n'y a pas de forces dans la nature. Il n'y a que des mouvements vibratoires dont les vitesses sont aussi variées que possible, dont les combinaisons produisent tous les groupements qui, quoique nous les appelions permanents, sont passagers par rapport à l'éternité de la matière et de l'aster.

Le Congrès de Mécanique tenu à Paris en 1889, pendant l'Exposition Universelle, a sérieusement agité la question de supprimer le mot *Force* dans la science et de le remplacer par celui de *Mouvement* ou d'*Énergie*.

On peut admettre qu'un corps déterminé résulte

de l'orientation des molécules et de la vitesse avec laquelle elles se meuvent dans leur orbite.

L'orientation moléculaire peut être classée de deux manières différentes :

a. L'orientation permanente ;

b. L'orientation passagère.

A la première catégorie appartiennent les corps inertes, comme les minéraux, les pierres, etc... Ils ne se détériorent que par l'action des corps extérieurs.

Les êtres vivants des trois règnes appartiennent en général à la seconde catégorie qui ne diffère en réalité de la première que par une orientation plus accentuée.

La durée de l'orientation, période d'équilibre, s'appelle la force vitale, la vie. Quand cette période est terminée pour un être donné, les molécules qui composent cet être se séparent. Elles ne sont pas remplacées : la vie cesse...

Mais ces molécules ne sont pas détruites. Attirées par les énergies qui produisent les orientations passagères, elles vont participer à l'existence d'êtres nouveaux qui peuvent ne pas être les mêmes que ceux qui les groupaient précédemment.

L'orientation peut être détruite par un accident grave qui modifie le groupement. Quand cet accident n'a pas eu lieu, l'orientation persiste jusqu'à épuisement de l'attraction qui la maintient.

Dans l'orientation passagère, la résistance aux agents extérieurs est beaucoup plus énergique. Elle est aussi moins durable.

On peut donc considérer l'être vivant, quelle que soit son échelle, comme un réservoir à niveau cons-

tant dans lequel passerait lentement un courant régulier de molécules diversement orientées, qui sont incessament remplacées par des molécules orientées de la même manière. Cette assertion n'est pas contredite, même en l'état actuel de la science officielle. Claude Bernard ne professait-il pas que toute idée, tout influx nerveux entraîne chez l'homme la mort d'une ou de plusieurs molécules immédiatement remplacées par de nouvelles ?

Un travail incessant a donc lieu tant que l'orientation persiste. L'être s'agrandit progressivement, mais en restant semblable à lui-même en général. Quand l'être change de forme, il y a une désorientation du premier groupement pour faire place à un nouveau groupement dérivé du premier. Tel est le changement de la chrysalide en papillon; en général les transformations chez les insectes et chez les animaux appelés inférieurs.

La génération n'est autre chose qu'une vibration ou une série de vibrations qui déterminent une orientation passagère.

Dans cet ordre d'idées, il ne peut plus être question de corps distincts. Il n'y a qu'un vaste approvisionnement de matière cosmique à l'état moléculaire. Le groupement de ces molécules varie à l'infini en raison de leurs distances et de leurs vitesses, aussi bien sur notre planète qu'à son extérieur. Cette théorie s'applique exactement aux soleils, planètes, astres errants et à l'éther.

Newton, raisonnant par induction, en voyant tomber une pomme à la surface du sol, a précisé les

lois de Képler. Il a étudié et trouvé la gravitation des corps célestes. Il a donc saisi dans l'infiniment grand cette loi universelle qui fait vibrer les astres entre eux, quelle que soit leur position dans l'immensité de de l'espace.

Le savant anglais a soulevé de la sorte un des coins du voile qui nous cache la vérité.

Mais il aurait pu tout aussi bien trouver la même loi par les études microscopiques, en étudiant les infiniment petits.

Ce qui revient à dire que, si la loi d'attraction universelle n'avait pas été trouvée par l'astronomie, il y a deux siècles, elle eût été découverte par la micrographie à notre époque, grâce aux moyens d'investigation puissants, croissant chaque jour, que possède la science moderne, encore si imparfaite cependant !...

Comment sont liés entre eux ces groupements moléculaires ?

Comment la correspondance peut-elle s'établir entre eux, puisque la loi ne peut être niée ?

C'est ici qu'intervient la conception de l'éther ou de l'aster. C'est le fluide homogène, impondérable, dans lequel flottent les germes de la matière cosmique : dans lequel s'exercent les énergies réciproques.

Par les vibrations de ce fluide se manifestent des phénomènes dont nous ignorons pour longtemps encore la plus grande partie. La constatation de ceux qui nous sont connus établit l'existence même de la matière qui en est nous. C'est pour les êtres intelligents le seul moyen d'acquérir une idée approchée des notions de l'existence et des faits qui s'y rat-

tachent pendant la durée de l'orientation passagère particulière à chaque être et à chaque groupement.

Qu'on nous permette une comparaison tirée du militaire :

L'univers peut être considéré comme une immense armée d'individus tous identiques (les soldats, en prenant ce mot dans son acception la plus large) qui ne manifeste son existence que par les groupements différents dans leurs compositions et dans leurs mouvements.

Ces groupes changent de noms et de formes, depuis l'escouade commandée par le caporal, jusqu'au corps d'armée commandé par un général, qui est lui-même sous les ordres du chef de l'armée, tout en ayant au-dessous de lui une infinité de groupes intermédiaires par lesquels se transmettent les vibrations (mouvements) d'un groupe à l'autre. C'est ainsi que le corps d'armée, groupe de trente mille hommes agglomérés possède une force vive d'aspect différent et de propriétés spéciales au point de vue stratégique et tactique dont le simple bataillon, l'escadron, la batterie, à plus forte raison l'escouade ou le soldat, simple unité, ne peuvent donner aucune idée.

La comparaison qui précède et qui pourrait être remplacée par toute autre a pour objet de faire facilement comprendre qu'il est possible, en groupant de différentes manières le même élément, de constituer des unités absolument différentes les unes des autres dans leurs mouvements et dans leurs effets, qui présentent ainsi toute une série de vibrations.

La théorie des vibrations s'affirme d'ailleurs de

plus en plus chaque jour dans les diverses branches de la science, enseignée dans les Universités. Seule elle permet d'expliquer les phénomènes nouveaux inconnus encore aux savants et de les rattacher logiquement à la chaîne des vieilles tradition de l'antiquité.

En résumé l'éternité existe dans la matière. Mais toutes les modalités de cette matière ne sont que des groupements éphémères. C'est ainsi qu'on a vu apparaître au temps d'Hipparque des étoiles qui ont disparu depuis de la carte du ciel.

Etant donnée cette gamme infinie de vibrations de toutes natures et passagères, le penseur se trouve entraîné par la logique du raisonnement à une déduction fort intéressante qu'il nous convient de formuler en terminant.

Une connaissance plus étendue des lois harmoniques régissant les vibrations permet aux initiés, en des circonstances déterminées, de réaliser des groupements, des concordances vibratoires, des orientations, etc., qui produisent une sensation ou tout autre phénomène absolument inattendu dont la reproduction est impossible avec les seuls moyens dont dispose actuellement la science officielle.

Ainsi s'éclairent d'une lueur soudaine les résultats de l'occultisme au sujet desquels les témoignages sont tellement sérieux, les constatations tellement authentiques, que la science officielle qui ne les explique cependant pas encore renonce du moins aujourd'hui à révoquer en doute leur réalité, qu'elle a niée pendant si longtemps.

NAPOLÉON NEY.

(ESTHÉTIQUE)

L'ART ET LA MAGIE

Si la magie est un art, l'art est une magie. De cette vérité, le langage a conservé la notion dans cette locution courante : « la magie de l'art ». On dit d'un artiste : « c'est un magicien ». Victor Hugo avait coutume de dire : « Moi, je suis un mage ! ». Il avait raison. Le poète opère une réalisation magique par le moyen de son œuvre.

La magie est l'art de se servir, dans un but déterminé, des correspondances existant entre le monde visible et le monde invisible. Le secret de ces correspondances n'est pas toujours pénétré de ceux qui font œuvre magique. Souvent, il n'est que soupçonné. Les bergers sorciers, les guérisseurs, certains magnétiseurs praticiens font œuvre magique sans comprendre le mystérieux enchaînement des forces dont leur volonté contraint l'obéissance.

Les uns agissent en magie noire ou goétie ; ce sont les sorciers. Les autres agissent en magie blanche ou théurgie ; ce sont les mages.

L'opérateur magique conscient, celui qui a pénétré le secret, je le désignerai sous le nom de mage. Le vocable est prétentieux, et, à l'heure actuelle, démonétisé pour avoir vêtu des épaules de charlatans. Mais, c'est le seul vocable dont je puisse user. L'occultiste

est l'homme qui recherche la connaissance théorique de la doctrine secrète. Il ne devient mage, que s'il en tente l'application.

Comme toutes les œuvres, l'opération magique est soumise à la loi de hiérarchie. Aux degrés inférieurs de l'échelle, beaucoup de gens font de la magie pratique, sans s'en apercevoir, tout comme M. Jourdain faisait de la prose.

L'alchimiste fait œuvre de magie consciente. Il cherche à réaliser le Grand Œuvre sur le plan matériel, puisque l'une des formes du Grand Œuvre, c'est la transmutation des métaux, c'est la production de l'or. Or, avant de se livrer à la réalisation de ce Grand Œuvre, l'alchimiste a étudié la loi d'évolution des métaux. Il sait que les minéraux, comme les animaux et comme les étoiles, sont soumis à la loi universelle de l'évolution. Et, tandis qu'il agit ainsi, il passe pour un fou, pour un chimérique rêveur aux yeux du savant universitaire qui, à l'heure actuelle, croit que la loi d'évolution, dont Darwin lui a découvert un petit coin, ne s'applique qu'aux espèces animales, et que le reste de la nature se débrouille comme il peut parmi la ronde incohérente des forces aveugles que fait danser le violon sinistre du hasard.

Autre exemple d'œuvre de magie pratique : La consécration d'un talisman. Le mage qui consacre un talisman selon les rites traditionnels connaît toutes les lois naturelles que symbolisent ces rites, puérils et ridicules pour qui n'en comprend pas la portée. Il sait que ces rites sont basés sur la connaissance des correspondances mystérieuses des manifestations de

la nature. Il sait que, selon le vers merveilleusement intuitif de Baudelaire,

> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il sait à quelles forces sa volonté lance un appel dans l'infini.

On pourrait passer ainsi en revue toutes les œuvres magiques, depuis les plus hauts efforts théurgiques d'un Apollonius de Thyane ou d'un Paracelse, jusqu'aux plus noires turpitudes de la Goétie, jusqu'aux plus immondes pratiques des saganes antiques et des sorcières villageoises, jusqu'aux enchantements des sorcières de Thessalie, qui, dit la légende, faisaient descendre la lune sur la terre. Il est bien entendu qu'elles ne faisaient pas descendre la lune dans un sceau d'eau, comme les enfants ; c'était l'influx de la planète que leurs cérémonies bizarres appelaient, à travers les courants de la lumière astrale, pour le projeter vers un but déterminé.

*
* *

Voilà quelques œuvres magiques, au sens strict du mot. Il est d'autres œuvres magiques réalisées inconsciemment par la plupart des hommes.

En amour, la femme fait œuvre de magie. La langue courante a gardé le sentiment de cette œuvre. Ne dit-on pas d'une femme : « C'est une enchanteresse, c'est une charmeuse ». Le langage conserve longtemps après leur disparition, l'empreinte des notions qui seraient ailleurs perdues. Les mots « enchanter, enchanteresse » ont gardé le souvenir de l'opé-

ration magique qui consiste à agir par des chants traditionnels sur les forces occultes, c'est-à-dire de l'incantation, de l'enchantement. Le mot charmeuse ne vient-il pas du latin *carmen*, qui, à l'origine, signifiait chant magique, c'est-à-dire incantation ?

Je disais qu'en amour la femme fait œuvre magique. Quand elle inspire une passion à un homme, c'est qu'elle s'empare de la volonté de cet homme par les émanations fluidiques qu'elle projette dans la lumière astrale, dans le fidèle réceptacle de l'Aour. Le respir magnétique de la femme envahit l'atmosphère astrale dans laquelle se meut l'homme qu'elle captive.

Cette œuvre magique de la femme en matière d'amour est magie blanche ou magie noire, Théurgie ou Goétie.

Elle est magie noire quand la femme déprime l'homme, quand elle détruit en lui les éléments nobles, quand elle sape sa force et son vouloir, car la magie noire fait œuvre de ruine. Elle est la réalisation du principe hostile à la vie, du principe de destruction, principe que les Orientaux symbolisent en la personne du dieu sinistre Siva, et les Occidentaux en la personne de l'archange noir Satan. Dans le temple de Siva comme dans la chapelle sabbatique où se dit la messe noire, les flammes des luminaires sont courbées vers le sol.

Au contraire, la femme agit en magie blanche quand elle exalte les puissances de l'homme, quand elle vivifie ses forces créatrices.

Mais il faut reconnaître, en dépit de la plus élémentaire galanterie, que le plus souvent la femme agit en

magie noire. Car elles sont rares, les femmes vénérables et sacrées auxquelles est dévolue la gloire des grandes inspiratrices. Léonora d'Este a rendu fou le Tasse; Vittoria Colonna a fécondé le génie de Michel-Ange. Combien de Léonora d'Este pour une Victoria Colonna !

*
* *

Considérant l'œuvre d'art, nous verrons qu'elle est en tous points œuvre magique.

Une œuvre d'art est semblable à un être vivant, à un homme. Elle est soumise, comme un homme, à la double loi de l'involution et de l'évolution.

Selon la tradition hermétique, une âme humaine, antérieurement à sa naissance à la vie terrestre, est dans sa période d'involution. Elle tend à la réalisation de l'existence terrestre. Elle vient se révéler dans la chair, comme disent les mystiques. Puis, une fois incarnée, une fois en possession de la vie terrestre, elle entre dans la période d'évolution. Elle tend à remonter vers l'absolu dont elle émane. Dans la période d'involution que les religions figurent par le mystère de la *Chute*, c'est-à-dire avant la naissance, elle aspire à devenir un Adam — pour employer le langage des initiés judéo-chrétiens. Dans la période d'évolution — que les religions figurent par le mystère de la Rédemption — elle aspire à devenir un Christ, toujours selon le langage des initiés judéo-chrétiens.

De même qu'un homme, une œuvre d'art a existé en puissance avant de pénétrer dans l'atmosphère astrale de l'artiste qui la réalise. Elle a vécu dans

l'âme de cet artiste avant la réalisation... c'est alors sa période d'involution, c'est sa Chute, son incarnation.

Puis, quand elle est réalisée, elle entre dans sa période d'évolution, elle doit produire son effet. Elle doit continuer son élan par les conséquences qu'elle amènera. Elle doit agir sur des hommes. Elle doit susciter d'autres réalisations. Elle doit, par l'émotion dont elle fait vibrer des âmes, inspirer des actes, dernier terme de la réalisation.

Considérons un chef-d'œuvre quelconque, par exemple la *Victoire de Samothrace*, aujourd'hui au musée du Louvre; mutilée, blessée par les siècles, elle existe encore à l'état de Verbe incarné. Ce Verbe doit agir sur les hommes ; je pense que plus d'une fois ce marbre héroïque a jeté un frisson d'héroïsme dans quelque âme juvénile qui s'énivrait à la contemplation de cette beauté. Et qui sait si ce frisson d'héroïsme ne s'est pas prolongé, sourd et latent, dans cette âme juvénile jusqu'au jour où il a déterminé chez elle quelque geste de grandeur, — ignoré ou célébré, il n'importe.

On conte qu'un jour, sur le pont d'un bateau qui revenait d'Amérique, un homme, jeune encore, lisait un poème. Cet homme avait jusqu'alors dépensé dans une vie de lointaines aventures une énergie supérieure qui n'avait pas encore trouvé son but. Les vers du poète lui suscitèrent une émotion profonde. Dans un éclair de vision, l'homme aperçut la voie qu'il devait suivre, l'œuvre qu'il devait accomplir, et il se jura de vouer ses forces à cette tâche. L'homme s'appelait Garibaldi ; le livre était la *Jérusalem délivrée*, du

Tasse, et Garibaldi, dans l'exaltation suscitée par le poète, s'était promis de travailler à l'unification de l'Italie.

Si l'anecdote est apocryphe, peu importe : elle a la vérité virtuelle de la légende.

Pour qu'elle accomplisse son action fatale, irrésistible, il n'est pas besoin qu'une œuvre d'art soit connue de ceux à qui elle insuffle une suggestion. Ainsi l'œuvre de Balzac a suscité des personnages à l'image des héros imaginés par le romancier, qui ont vécu sous le second Empire ; la génération de Morny a été pleine de personnages balzaciens. La plupart de ces hommes, qui modelaient leur existence sur les conceptions de Balzac, n'avaient jamais lu Balzac ; mais quelques-uns connaissaient la *Comédie humaine*, et ils en avaient inconsciemment propagé l'action jusqu'à d'autres, jusqu'à des illettrés, qui vivaient selon Balzac, en ignorant peut-être jusqu'au nom du romancier.

Je ne m'occuperai pas, en ce chapitre, des analogies de l'œuvre d'art et de l'œuvre magique pendant la période d'évolution. Une très puissante intelligence. M. F.-Ch. Barlet, a montré magistralement les lois de l'évolution de l'idée pure, de l'idée à l'état abstrait. Je me propose de rechercher une autre fois les lois de l'évolution de l'idée alors qu'elle est incarnée dans l'œuvre d'art, alors qu'elle s'est manifestée sous la forme de Beauté, alors qu'elle s'adresse à la sensibilité, alors que sa puissance agit par l'émotion esthétique, alors qu'elle est, diraient les Kabbalistes, un rayon d'Ain-soph passant par Tiphereth.

Je m'occuperai ici de l'œuvre d'art, avant sa réalisation, alors qu'elle est en sa période d'involution, alors qu'elle se prépare à s'affirmer dans la forme, à passer, — ici les initiés m'entendront, — par le huitième arcane du Tarot.

*
* *

Toute œuvre d'art est une révélation dans la forme.

Nous verrons l'importance de cette forme, qui est le moyen d'action de l'idée et du sentiment.

Ce qu'on appelle en magie un *signe*, c'est la représentation analogique d'un verbe par une forme. Ainsi le signe magique le plus populaire, vulgarisé par l'enseignement chrétien, est le signe de la Croix. Ce signe représente un verbe, dont chacun pénètre, selon sa force, un sens analogique, mais plus ou moins profond. Pour l'esprit d'un simple chrétien, c'est le signe du rachat des hommes par le dévouement d'un Rédempteur ; pour le théologien, c'est le signe du Verbe fait chair ; pour le souffleur en alchimie, c'est le signe de la matière ; enfin, pour l'initié, c'est le signe de toutes les réalisations sur tous les plans des mondes.

L'œuvre d'art est un Signe. C'est un signe périssabr le,eprésentatif d'une idée impérissable, d'un sentiment immortel.

Un signe magique est aimanté de toute l'énergie psychique de l'homme qui l'a tracé et de tous ceux qui y ont ensuite attaché leur pensée. De même, ce signe magique qu'est une œuvre d'art est aimanté de l'énergie psychique de l'artiste qui l'a créé, et de tous ceux qui vibrèrent de son rayonnement.

Comment l'idée s'incarne-t-elle dans le signe, dans l'œuvre d'art ?

La naissance de l'œuvre d'art à la vie, à la forme s'opère selon ce principe occulte : « Dans le cercle de son action, tout verbe crée ce qu'il affirme. »

Le labeur de l'artiste est une incantation qui force l'idée à se réaliser dans la forme, qui la fait passer du plan astral sur le plan physique.

Nouvelle incantation : l'œuvre d'art.

L'incantation, en magie, a ses lois. Les mots qu'on y prononce ne sont pas choisis arbitrairement. Ils sont élus selon la correspondance des sonorités avec l'ordre d'idées auxquelles ils font appel.

Une expérience d'incantation assez banale, c'est l'action de la musique sur des somnambuliques. L'incantation musicale, c'est-à-dire le mystère des sonorités, met le somnambulique en extase, c'est-à-dire lui donne la possession d'un idéal. Aussi l'art le plus puissant peut-être, celui dont l'influence est le plus directement perceptible, c'est la musique.

Or la musique est le corps physique d'une idée, un corps de sonorité. Plus la musique est belle, plus elle ouvre à l'auditeur des horizons plus vastes, plus elle l'emporte vers l'exaltation de l'être, qui est l'extase, qui est l'approche vers l'idéal, vers l'absolu, vers le divin.

Voilà ce qui prouve combien en art la forme est chose capitale. La forme est le corps par lequel l'idée existe, l'idée se mêle à la vie. Elle n'est donc jamais trop belle. Plus elle sera belle, plus l'idée qui constitue son âme aura d'action. Une femme est d'autant

plus séduisante qu'elle a plus de beauté. Aussi la femme applique-t-elle la plus grande de ses forces à la parure, c'est-à-dire à acquérir un moyen d'action plus puissant.

La beauté est une harmonie, c'est un équilibre. Un beau corps est un corps dont toutes les puissances sont harmonieusement développées, c'est un corps sain et robuste.

Une œuvre d'art n'agira que si sa forme est belle, si elle réalisée selon une harmonie en équilibre parfait. Il faut que les trois éléments, âme, esprit et corps soient harmonieusement développés ; s'il y a déséquilibre, l'effet qu'elle produit est diminué.

Si l'élément âme l'emporte trop, évidemment l'œuvre trop idéaliste, âme incarnée dans un corps sans force, perdra une grande partie de son énergie. La peinture de certains Primitifs, d'une forme insuffisante, les poèmes de Lamartine, en sont des exemples.

Si l'élément intellectuel domine avec trop d'insistance, l'œuvre d'art manque également son but. Elle est froide et sans nul pouvoir d'émotion. Telles sont les peintures, noblement conceptuelles, de Chenavard. Courbet, chez qui manquait l'intellectualité, disait : « Chenavard, c'est un monsieur qui fait de la métaphysique avec un pinceau. »

Si l'élément physique, le corps, la forme, prend un développement qui annihile les deux autres, l'œuvre d'art est impuissante à éveiller des vibrations. Il faut ranger dans ce cas la plupart des œuvres de la génération matérialiste de la seconde moitié du siècle : l'art des peintres « de morceau », des poètes par-

nassiens et des musiciens comme Saint-Saëns.

Mais ne rabaissons jamais les artistes qui eurent le culte de la forme, n'auraient-ils même que celui-là.

Un poème mal exécuté, une statue mal modelée, ne peuvent vivre, puisqu'il leur manque un élément d'existence. Ils ne peuvent avoir d'action et nul magnétisme ne peut émaner d'eux.

Si une œuvre d'art est insuffisamment réalisée, si la platisque en est défectueuse, l'idée qu'elle veut incarner apparaît dans le vague, sans précision et sans force ; semblable à un enfant faible et mal venu. Un homme dénué de santé pourra-t-il faire œuvre importante parmi les hommes ? Non. Son corps ne lui permet pas l'effort. Si l'œuvre d'art ne possède qu'un « corps » débile, elle ne peut agir sur la foule.

L'art qui eut la plus grande influence sur l'humanité, celui qui survivra toujours dans l'admiration unanime, c'est l'art grec, parce qu'il fut magnifiquement équilibré, parce que chez lui aucun des éléments n'empiète sur l'autre, de même qu'un Hellène était un être également développé sur les trois plans, une créature harmonieuse.

Un art purement mystique, un art trop idéaliste, qui dédaigne la gloire de la forme, insulte à la beauté de la nature, aux charmantes apparences de la Maya, de même que le dédain de la beauté plastique, le mépris de la chair, la folie d'ascétisme, qu'ont professés des chrétiens, est un outrage à la vie ; une rébellion orgueilleuse contre les dieux, et toute rébellion semblable porte en elle le germe du châtiment.

Une œuvre d'art qui méprise la forme est analogue

à l'amour platonique, à l'amour uniquement spiritualiste. Cet amour est une orgueilleuse révolte contre la vie. Il porte en lui son châtiment : il est stérile, il ne peut créer.

Pour acquérir sa force, une œuvre d'art doit être réalisée fortement, car *l'idéal ne se peut manifester qu'en constituant sa proportion par une réalité*

*
* *

Une œuvre d'art naît à la vie, devient perceptible aux sens et à l'intellect des hommes, en passant par les mêmes phases qu'un enfant quand il vient au monde.

Elle est constituée de trois éléments. Elle existe dans trois mondes : psychique, astral et matériel.

Une âme, pour naître à l'existence terrestre, descend dans le monde astral, qui sert de médiateur entre le monde psychique et le monde physique.

De même, l'idée avant de vêtir la forme artistique : au cours de son involution, elle prend une existence dans le monde astral, elle est emportée dans les courants de l'Astral, elle reçoit les influx planétaires ; et, selon qu'elle s'en imprègne plus ou moins, elle dépend plus ou moins de telle ou telle influence planétaire, quand elle arrive à la vie physique, quand elle a vêtu la forme. Ainsi il est des œuvres d'art solaires ou lunaires ou saturniennes, comme il est des hommes plus ou moins soumis à l'influence du Soleil, de la Lune ou de Saturne.

Dès le monde astral, l'idée doit lutter pour sauver sa pureté des courants impurs de l'Aour, des réfrac-

tions mauvaises, des assauts sinistres des élémentaux, des larves et lémures saturées de laideur et d'attractions basses, enfin de toutes les horreurs de l'Astral.

Pour naître à la vie physique, pour parvenir à la réalisation de la forme, il lui faut pénétrer dans l'atmosphère fluidique d'un artiste ; il lui faut répondre à l'appel de l'artiste, obéir à son incantation. Pour naître, elle a besoin de l'effort d'un homme, je dirai d'un androgyne, c'est-à-dire de l'union d'un homme et d'une femme. Car, si l'homme féconde la matrice de la femme, la femme féconde le cerveau de l'homme. L'idée répond, comme l'âme d'un enfant, à l'appel de l'homme et de la femme ayant reconquis par l'amour la gloire du primordial androgynat. A la femme enveloppant un artiste des ailes subtiles de sa sensibilité est dévolue la force inspiratrice. A l'homme qu'elle a élu, à l'artiste qui doit l'enfanter, l'idée demande de la vie, de la substance, de l'effort. Elle se nourrit de ses émanations fluidiques, comme l'enfant dans les flancs de la mère se nourrit de la substance de la femme.

Les enfants de l'amour sont plus beaux que les autres, dit la voix populaire. Une œuvre agit sur les hommes qui en subiront l'effet en raison directe du magnétisme que son auteur y a jeté, de la dépense d'énergie qu'il a faite pour le procréer, de la somme de vie qu'il a sacrifiée pour lui donner un corps.

Je disais que pour revêtir la forme, l'idée a besoin de s'allier à un homme; il est des cas où cela n'est pas nécessaire. Ces cas sont rares, il est vrai, mais ils existent.

On conserve dans des musées des morceaux d'onyx, de marbre, d'agathe, présentant des images, qui, au dire de certains auteurs anciens, n'ont pas été exécutées par la main humaine. C'est, disent-ils, un produit spontané de la nature ; on les appelle des Gamahés. La Lumière Astrale, sursaturée d'images emplissant l'esprit du peuple, projetait d'elle-même la représentation de cette image sur la matière. Il existe ainsi, dans un musée de Venise, un Gamahé qui représente les clous et les instruments de la Passion. La Grèce en connut plusieurs.

D'autrefois, c'est, non sur la pierre fidèle, mais sur l'atmosphère que se projette passagèrement cette espèce de photographie astrale. Tel le Labarum de Constantin. Tels les mots Mané, Thécel, Pharès, terrifiant les convives de Balthazar. Cela entre dans le domaine des phénomènes de matérialisation.

Que si l'existence de ces gamahés paraît trop fabuleuse, je répondrai qu'elle n'est pas plus invraisemblables que la fixation d'une image sur la matière par l'action de la lumière, c'est-à-dire la photographie.

J'ai essayé d'évoquer cette conception que l'œuvre d'art, née d'une incantation de l'artiste, agit ensuite sur la foule par le prolongement de cette incantation.

Par l'opération magique de sa procréation, l'artiste, le poète agit en *Révélateur*, au sens exact du mot. Il voile une seconde fois. Il tisse une draperie neuve à une idée immortelle, à un sentiment vieux comme l'humanité. Il ne projette pas une lumière sur quelque mystère de la vie; il l'enveloppe d'une pénombre nouvelle, où palpite pourtant la vertigineuse fascina-

tion d'un clair-obscur. C'est sur ce rayon lumineux qu'il emporte nos esprits vers la source unique, vers l'Absolu, vers le cœur même de Dieu.

EMILE MICHELET.

(ALCHIMIE)

Sommaire de l'Histoire Alchimique

DE PARIS

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

Paris, l'antique cité initiatique, l'hiératique Bar-Isis a vu s'accomplir en son sein la majeure partie des faits célèbres de l'histoire occulte; les grands maîtres de l'ésotérisme, s'ils n'étaient nés à Paris, venaient du moins passer quelques années dans la métropole intellectuelle ; et, pour ne prendre qu'une branche de l'occultisme, l'alchimie, nous allons montrer les adeptes, rayons de lumière, converger vers le foyer-Paris, d'où s'irradieront leurs disciples sur le monde entier.

La science hermétique apparaît tout à coup à Paris au XIIIe siècle; avant cette époque, l'alchimie était inconnue des nations de l'ancien monde, mais la conquête de l'Espagne par les Maures, et les croisades avaient tiré le moyen âge de sa torpeur dévotieuse; de leur contact avec les musulmans, les chrétiens avaient

rapporté quelques germes de science. Les cerveaux d'élite fatigués depuis plusieurs siècles par les arguties de la scholastique et les subtilités inanes de la théologie se jetèrent avec avidité sur les sciences physiques toutes de faits et d'expériences que leur léguait la brillante civilisation arabe. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer ce développement soudain de l'alchimie, des mathématiques, de l'astrologie, de la philosophie péripatétiçienne et de la médecine en Europe au XIIIe siècle. Alors qu'au XIIe siècle le nom même de l'alchimie est inconnu, au XIIIe nous voyons resplendir des adeptes prestigieux : Albert le Grand, Efferari, Roger Bacon, Pierre d'Apono, Christophe de Paris, Arnauld de Villeneuve, Raymond Lulle ! La plupart d'entre eux vinrent à Paris surtout vers le milieu du siècle où l'on vit en cette ville, à peu près à la même époque, Albert le Grand, Roger Bacon et saint Thomas d'Aquin. Combien de fois n'a-t-on pas évoqué cette scène grandiose : Albert le Grand entouré de ses disciples favoris, au milieu de la place Maubert, répandant à torrents sa science sur la foule recueillie des escholiers de toutes nations. On n'avait pu, dit la chronique, trouver de local assez vaste pour contenir la masse des auditeurs. C'est à Paris qu'Albert le Grand connut saint Thomas d'Aquin, qui devint son disciple et écrivit comme lui divers traités d'alchimie remarquables par leur clarté. Albert le Grand quitta Paris vers 1259 pour l'évêché de Ratisbonne que venait de lui donner le pape Alexandre IV.

Combien différent le séjour de Roger Bacon à Paris ! Tandis qu'Albert le Grand vivait tranquille,

bercé par la vénération de ses disciples, respecté par ses supérieurs éclairés, Roger Bacon se voyait persécuté par les Cordeliers dans l'ordre desquels il était entré en 1240 ; la protection du pape Clément IV suffisait à peine à le préserver de la haine de ses confrères ; un seul parmi eux, l'humble frère Jean avait écouté sa voix et était devenu son disciple.

Clément IV étant venu à mourir, Roger Bacon fut accusé de magie, de sortilèges, jeté en prison dans le couvent des cordeliers à Paris. En vain il envoya au nouveau pape son *Epitre sur la nullité de la magie*, le malheureux adepte passa le reste de sa vie dans un cachot ; deux ans avant sa mort il fut relâché, et s'en alla mourir à Oxford en 1292 !

A côté de ces deux maîtres, Paris vit au XIIIe siècle le moine Efferari auteur d'un traité : *de Lapide philosophorum*. Christophe de Paris, auteur de l'*Elucidarium chimicum*, que des écrivains mal avisés ont attribué à N. Flamel, enfin Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de Louis IX. Vincent, esprit curieux et éclectique, s'était occupé entr'autres choses d'alchimie, et il avait installé ses fourneaux à l'ancien Louvre ; sa haute position à la cour d'un roi éclairé le préserva seule du triste sort de Roger Bacon.

La fin du XIIIe siècle fut marquée par le passage à Paris d'Arnauld de Villeneuve, résumant en lui la science de son siècle, il reprit dans l'Université la haute situation qu'y avait occupée Albert le Grand. C'est là que Raymond Lulle l'entendit pour la première fois et prit goût à l'alchimie en écoutant ses doctes leçons. La science rendit Arnauld suspect, ses

propositions hardies l'avaient désigné à la haine des théologiens, ses opérations alchimiques lui avaient créé un prestige redoutable, n'avait-il pas changé des lingots de cuivre en or ; il n'en fallait pas tant pour être jeté dans un in pace. Accusé de magie et d'hérésie, il trouva son salut dans la fuite.

*
* *

A partir du XIIIe siècle, l'importance alchimique de Paris ne fera que croître, suivant en cela un développement parallèle à l'alchimie elle-même. Le XIVe siècle verra moins de grands maîtres, mais plus de praticiens, l'exemple venu de haut gagne de proche en proche, les alchimistes se multiplient. Les dernières années du XIIIe et les premières du XIVe siècle virent plusieurs fois Raymond Lulle à Paris. C'est dans cette ville qu'il avait ouï Arnauld de Villeneuve pour la première fois, les grandes vérités hermétiques l'avaient frappé ; plus tard il retrouva Arnauld à Naples, et celui-ci ayant confirmé ses théories par la pratique, R. Lulle convaincu se mit à étudier et devint bientôt un adepte à son tour. Au cours de sa vie aventureuse il passa plusieurs fois à Paris, profitant chaque fois de son séjour pour élever la voix dans l'Université et recruter des prosélytes parmi la jeunesse studieuse. Il fut écouté, car ses disciples furent bientôt assez nombreux pour organiser une sorte de société secrète hermétique ayant son centre à Paris, et dont nous avons déjà parlé dans un précédent article.

La première moitié du XIVe siècle fut illustrée par

Guidon de Montanor, auteur de l'*Echelle des philosophes* (*Scala philosophorum*), l'un des ouvrages les plus estimés des alchimistes, par Odomar, dont l'œuvre n'a jamais été imprimée, par Ortholain ou Orthulain, c'est-à-dire, le jardinier, dont nous avons la Pratique et surtout le commentaire sur la *Table d'Emeraude*, imprimé dans le premier volume de la Bibliothèque des philosophes. A cette époque vivait aussi Guillaume de Paris, évêque, il a laissé une lettre peu intéressante ; ce qui le signale surtout à notre attention, c'est que les alchimistes lui attribuaient plusieurs des sculptures qui ornaient le portail de Notre-Dame. Selon ceux-ci il aurait caché sous ces symboles les différentes opérations du grand œuvre, et même la composition de la matière. Nous en parlerons plus longuement lorsque nous décrirons les monuments alchimiques de Paris.

Un signe bien certain de l'extension de l'alchimie, c'est la production à cette époque d'un poème alchimique : *Les Remonstrances de nature à l'Alchymiste*, par Jehan de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*. L'Alchimie est désormais consacrée. Disons en passant que le *Miroir d'Alchimie*, attribué à Jehan Meung, est de Roger Bacon, cette erreur provient d'un imprimeur ignorant et a été depuis continuée par tous les historiens hermétiques, y compris Hœffer.

La seconde moitié du XIVe siècle nous offre moins d'alchimistes, mais la qualité compense la quantité. Nous mentionnerons simplement Jean Rupescissa (de Roquetaillade), religieux franciscain, et nous arri-

verons de suite à Nicolas Flamel. C'est en 1357, que Flamel fit l'acquisition du *Livre d'Abraham juif*, et qu'il commença à travailler, avec sa femme Pernelle, à la recherche du grand œuvre. Vingt années de travaux assidus ne l'avaient point lassé, et il n'avait pourtant encore rien trouvé. Désespéré, il fit un vœu à saint Jacques et partit pour le sanctuaire de Compostelle (Santiago). C'est en Espagne qu'il rencontra Maître Conchas, le rabbin converti, qui devait lui donner la clef des allégories du *Livre d'Abraham*. En effet, trois ans après, en 1382, Flamel convertit le mercure en argent, et l'année suivante en or. Devenu riche, il continua à vivre modestement, les pauvres et les églises profitèrent seuls de sa richesse. Jusqu'en 1417, année de sa mort, il consacra sa vie et sa fortune à soulager les nécessiteux et à élever des monuments ayant un double but : pieux et alchimique. Deux arcades et un mausolée au charnier des Saints-Innocents, un portail à Saint-Jacques-la-Boucherie et à Sainte-Geneviève-des-Ardents, la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, telles sont les principales fondations religieuses de Flamel, sans compter ses fondations civiles. La fortune de Flamel ne contribua pas peu à augmenter le nombre des fidèles de l'alchimie ; une légende s'édifia qui alla chaque jour s'augmentant jusqu'à prendre l'envergure d'une épopée. Le *Livre des Laveures* et le *Livres des figures hiéroglyphiques* devinrent célèbres et furent recherchés avidement par des souffleurs ; des monuments qu'il avait élevés prirent l'importance de véritables sanctuaires dont les disciples d'Hermès venaient

de fort loin interroger les hiéroglyphes bizarres (1).

*
* *

Flamel sert de transition entre le XIVe et le XVe siècle. L'Alchimie tend à se répandre de plus en plus, elle pénètre intimement dans toutes les classes de la société, et, si au XVe siècle nous aurons moins de faits à signaler, moins d'adeptes fameux à citer, il faut considérer que la Science est alors en travail d'enfantement. Ses adhérents travaillent obscurs et ardents, leur opiniâtreté triomphera de tous les obstacles, le résultat sera le splendide apothéose de l'alchimie aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Jacques Cœur, argentier du roi Charles VII, a passé pour adepte aux yeux des souffleurs à cause même de ses immenses richesses, mais en l'absence de documents positifs nous nous abstiendrons.

Bernard de Trévisan remplit à lui seul le XVe siècle. Comme tous ses confrères il parcourut les diverses contrées de l'ancien monde, cherchant à s'instruire auprès des adeptes étrangers. Dans ses pérégrinations, il vint à Paris et y séjourna plusieurs années ; ce n'est qu'à l'âge de soixante-quinze ans qu'il trouva enfin la clef du Grand-Œuvre. Il put en jouir pendant quelques années, il mourut en 1490, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

A signaler encore, à cause de sa position officielle, Walérand de Bus Robert, professeur à la faculté de

(1) M. Poisson prépare une histoire de Nicolas Flamel très détaillée, qui paraîtra en avril-mai 1892. C'est le premier volume de l'*Histoire de l'alchimie*. (N. D. L. R.)

médecine à Paris, dont il reste une *Epistola de lapide philosophico* manuscrite. Cet ouvrage par lui-même est peu intéressant, on y voit seulement que l'auteur avait l'intention de fonder une société hermétique dont il aurait été le chef suprême.

*
* *

Le XVIe siècle se montrera plus fécond en maîtres ; Paris, qui avait au point de vue alchimique perdu quelque peu de son importance au siècle précédent, va se relever et reprendre de nouveau la tête du mouvement hermétique. C'est le siècle de Paracelse, le promoteur d'une Renaissance ésotérique dont l'un des résultats immédiats sera l'application de l'alchimie à la médecine. Les noms fameux abondent, une pléiade brillante d'hermétistes attire à Paris des milliers d'étudiants ès sciences mystérieuses. Nous ne mentionnerons que les plus célèbres : Jacques Gohorry, connu sous les noms de Le Solitaire ou Leo Suavins, savant littérateur auquel on doit diverses éditions d'ouvrages alchimiques, Roch le Baillif, médecin d'Henri IV, ardent disciple de Paracelse, auteur du *Demostérion*, Duchesne (en latin Quercetanus) médecin d'Henri IV et paracelsiste comme le précédent, Bernard Penot, auteur abondant, qui passa toute sa vie à défendre le paracelsisme, François de Verville, vulgarisateur qui mit l'alchimie en romans, Blaise de Vigenère, esprit universel aussi savant en cabale qu'en alchimie. Nous nous arrêterons plus longtemps sur la figure originale de Denis Zachaire. Quoique né en Guyenne, il rentre dans notre cadre, parce que

c'est à Paris qu'il trouva le Grand Secret. Il y vint à deux reprises différentes. La première fois son séjour lui profita peu, il ne réussit qu'à se faire escroquer une assez grosse somme, par un grec qui se disait possesseur de la Pierre. Il resta trois ans à Paris, et s'en retourna un peu plus habile praticien, mais très à court d'argent. Il y revint quelques années après, en 1546, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; cette fois, il fut plus heureux, dédaignant la fréquentation des vulgaires souffleurs, il s'enferma chez lui, méditant les classiques, travaillant, priant Dieu, et fut enfin assez heureux pour transmuer du mercure en or, le jour de Pâques 1547. Son principal ouvrage, *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux* est intéressant parce qu'il nous donne des détails fort curieux sur la physionomie alchimique de Paris au XVIe siècle, nous en extrairons une seule phrase montrant l'importance de la ville : « Paris, dit-il, est aujourd'hui la ville la plus fréquentée de divers opérateurs en cette science, que autre qui soit en Europe. »

Cette importance, Paris la conservera dans les siècles suivants jusqu'à la grande Révolution.

Si l'alchimie avait alors d'ardents adeptes et de fougueux défenseurs, elle comptait aussi des ennemis acharnés, parmi lesquels Riolan, doyen de la faculté de Médecine, adversaire de Libavius. Ces deux savants passèrent plusieurs années de leur vie à échanger des libelles, apologies, défenses de l'alchimie, etc. Mais tandis que Riolan, pur dialecticien, se montrait d'une violence inouïe dans ses pamphlets, Libavins ne se départit jamais d'une politesse de bon ton, et répondit

aux raisons par des faits. Un autre adversaire plus sérieux de l'alchimie fut l'illustre Bernard Palissy, cependant il ne s'avance pas trop dans ses dénégations et se contente de flétrir les sophistications des souffleurs; au contraire, les travaux des adeptes le laissent songeur, et, devant cette chaîne non interrompue de maîtres depuis le légendaire Hermès, il dut se dire : « Peut-être ? » D'autres soucis le sollicitaient, son esprit chercheur appliqué à l'alchimie eût donné à l'histoire un nouveau Flamel, les circonstances en décidèrent autrement, Palissy resta l'inventeur des rustiques figulines !

*
* *

Au XVIIe siècle, l'alchimie atteint son apogée ; il n'est pas de couvent, de palais, de château où il n'y ait un laboratoire hermétique. Depuis le bourgeois jusqu'à l'empereur, tout le monde souffle, seigneurs, savants, artisans, tous poursuivent avec ardeur la recherche du Grand Secret. Les princes ne dédaignent pas de travailler de leurs propres mains, ou tout au moins ils ont à leur service des alchimistes qui travaillent à leur solde. En ce siècle, Paris vit dans son sein les *Pierre Borel*, qui nous a laissé de curieux détails sur Flamel et le *Cosmopolite*, ainsi qu'une *Bibliographie alchimique* très incomplète et très inexacte, mais qui a du moins le mérite d'être une des premières : Barlet, l'auteur de la *Théotechnie ergocosmique*, Salmon, qui a édité la *Bibliothèque des philosophes chymiques*, Homberg et Béguin, moitié chimistes, moitié alchimistes. Homberg surtout a une physionomie originale ; savant modeste, il passa toute sa vie à étudier

par pur amour de la science; loin des intrigues où semblent se complaire certains savants brigueurs de places bien payées, lui se contenta du poste de chimiste de Philippe d'Orléans qui lui permettait de travailler pour lui-même. Sa foi en l'alchimie avait pour origine certain lingot d'or dont un adepte ami lui avait fait cadeau, alors qu'il se trouvait dans la gêne. Homberg mourut en 1715.

La liste des alchimistes nés à Paris, ou qui meurent en cette ville, au XVIIe siècle, serait trop longue à énumérer; nous nous contenterons de citer Gabriel de Castaigne, aumônier de Louis XIII, auteur de divers traités singuliers; de Gerzan, qui, suivant les traces de Verville, fit des romans alchimiques; Michel Potier, auteur fécond, il ne fit que passer à Paris, vendant ses secrets fort cher aux riches dupes; de Laborde et Gobineau de Montluisant, qui nous ont laissé des détails intéressants sur la signification alchimique de Notre-Dame; d'Atremont, auteur du célèbre *Tombeau de la pauvreté*, etc., etc.

La société hermétique des Rose-Croix qui se manifesta au XVIIe siècle ne contribua pas peu à l'extension de l'alchimie. Fondée, semble-t-il, par Christian Rosen-Kreutz, si toutefois l'histoire de son origine n'est pas une profonde allégorie, elle prospéra surtout en Allemagne. Les Rose-Croix, s'ils remplissaient exactement leur programme, étaient de puissants adeptes d'une science et d'un pouvoir au moins égaux à ceux des mahatmas, la prolongation de la vie humaine, la correspondance télépsychique, le magnétisme animal, le Grand-Œuvre, tels étaient les principaux secrets

qu'ils possédaient. La société fit afficher dans Paris deux manifestes, que Gabriel Naudé nous a conservés, où elle appelait à elle les disciples d'Hermès. Descartes lui-même ainsi qu'il nous le raconte dans son *Discours de la méthode*, fut sur le point de solliciter l'admission dans la société. La Rose-Croix s'est perpétuée jusqu'à nos jours, où elle semble se relever sous une nouvelle et intelligente impulsion.

*
* *

Au XVIIIe siècle, l'alchimie est désormais une science bien spéciale, complètement différente de la chimie; après plusieurs siècles de luttes, définitivement constituée, elle a sa bibliographie, son histoire, ses classiques. Dans Paris même, il existe des cours où l'on enseigne l'alchimie à côté des autres sciences physiques; il y a des librairies hermétiques où le fringant abbé, le vieil adepte, la grande dame poudrée à frimas viennent demander le dernier volume paru sur la *Pierre philosophale*. Une de ces librairies surtout est connue des bibliophiles occultistes, c'est la maison d'Houry; au XVIIIe et au XVIIe siècles, les d'Houry se succèdent de père en fils, monopolisant les éditions alchimiques, les trois quarts des ouvrages de ce genre imprimés à Paris sortaient de leurs presses. Ce simple fait montre combien l'hermétisme florissait alors. Dans les ventes, les éditions rares étaient poussées à des prix élevés par les amateurs; ceux qui ne pouvaient se procurer certains ouvrages les copiaient : la plupart des manuscrits alchimiques de nos bibliothèques sont des copies exécutées au XVIIIe siècles.

Lenglet-Dufresnoy écrit l'*Histoire de la philosophie hermétique*, Pernety et Libois marchant sur les traces de Michel Maïer expliquent les fables employées par les adeptes. Pernety surtout rendit service aux chercheurs par ses *Fables grecques et égyptiennes* et par son *Dictionnaire mytho-hermétique*. Ces ouvrages eurent un grand succès, plusieurs éditions furent épuisées en peu de temps, et Pernety prit rang parmi les classiques. Sa dispute avec l'abbé Villain au sujet de N. Flamel acheva sa renommée, les disciples accoururent à lui et il put fonder une société secrète hermétique dont il transporta le siège aux environs de Montpellier. Il mourut au commencement du XVIIIe siècle dans un âge avancé. La fin du siècle fut illuminée par le séjour à Paris de trois adeptes fameux, le comte de Saint-Germain, Cagliostro et Etteila ; possesseurs de réels secrets, doués de pouvoirs magiques puissants, ils ne purent résister au désir d'étonner leurs contemporains et, de mages qu'ils auraient pu être, ils tombèrent au rang de magiciens. Saint-Germain entremêlait ses prodiges de mystifications, et s'il savait accroître les diamants et les clarifier, d'autre part il affirmait gravement avoir connu Jésus-Christ; Cagliostro prévoyait l'avenir et faisait de l'or ; mais lorsque ses opérations ne réussissaient pas, quelques menues escroqueries et Lorenza remplissaient vite ses coffres. Quant à Etteila, l'ancien perruquier, il s'était occupé d'alchimie et avait même parfait une partie du Grand Œuvre; il se vit arrêté en route par son ignorance du feu secret; on pouvait voir chez lui moyennant finances les matras où la matière, ayant évolué aux

premiers degrés cristallisait en arborescences splendidement colorées !

*
* *

La Révolution vint arrêter le développement de l'alchimie. Cette science faisait corps avec les anciennes institutions, elle mourut avec elles ; quelques savants échappés à la guillotine la perpétuèrent encore dans les premières années du XIXe siècle, puis peu à peu le silence se fait, la vieille alchimie semble morte à jamais. Et cependant notre siècle compte des adeptes; Cambriel, qui possède assez les anciens auteurs pour affirmer qu'il parfera l'Œuvre, ce qui lui manque ce sont les fonds pour les premières dépenses. Ne souriez pas : si Cambriel eût trouvé un capitaliste, il aurait fait de l'or, il avait bien ressuscité un ouvrier ! et sur la montagne Sainte-Geneviève où il demeurait en 1840 tous vous auraient affirmé le fait. Cysliani plus heureux était parvenu au terme de l'Œuvre, mais il fut prudent et continua à vivre modestement, content d'être à l'abri du besoin. Louis Lucas, admirateur des alchimistes, doit prendre place à côté d'eux en ce qu'il applique l'alchimie à la chimie pour rénover cette dernière. Tiffereau, qui vit encore, lui, par involution, part de la chimie pour arriver à l'alchimie, c'est le complémentaire de Lucas.

A côté des pratiquants, il faut signaler les savants qui considèrent l'alchimie comme une science fossile; MM. Berthelot et Ruelle après d'heureuses fouilles ramènent au jour les alchimistes grecs signalés déjà par Lenglet Dufresnoy et les auteurs allemands, étu-

diés depuis par Ferdinand Hœffer, l'auteur de l'*Histoire de la Chimie*.

L. Figuier écrit un livre de vulgarisation, l'*Alchimie et les Alchimistes*, dont le principal mérite est d'être d'une lecture facile et agréable; au point de vue scientifique pur, cet ouvrage laisse fort à désirer. Les monographies des alchimistes célèbres font prime, Delécluze écrit la vie de R. Lulle, Franck celle de Paracelse, Hauréau, celle d'Arnauld de Villeneuve, Albert le Grand occupe Daunou, de Launay, Pouchet, etc.

Et pourtant l'alchimie est-elle bien aussi morte que les savants l'affirment? Dans ces dernières années, la renaissance de l'Occultisme lui a profité en raison même du rang qu'elle tient dans les sciences ésotériques, les derniers des alchimistes ont trouvé un point d'appui, un centre auquel ils pouvaient se réunir. Pour ne parler que de Paris, nous y connaissons plusieurs alchimistes, les uns théoriciens les autres praticiens; l'un de ces derniers est parvenu à des résultats étonnants que nous ne sommes point autorisés à divulguer. La Brochure de Papus, *la Pierre philosophale*, n'est-elle pas un manifeste, un courageux défi lancé à la face de la science étroite des officiels, ils peuvent encore régner, leur jour n'est pas venu, mais il est prochain : un chimiste laborieux imbu des idées alchimiques prépare une Renaissance de la chimie par l'hermétisme, et quand, par des expériences de laboratoire rigoureusement contrôlées, il sera parvenu à étayer ses théories, Paris verra peut-être renaître l'Alchimie plus florissante que jamais.

PHILOPHOTES.

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DES SCIENCES OCCULTES

Les Quatre Livres sur la Médecine

DES ÉGYPTIENS

Par P. ALPINUS (1)

Voici un livre curieux à plus d'un titre; bien des livres anciens sur la médecine contiennent plus ou moins de l'occulte, celui qui nous occupe en renferme dans bien des endroits, notamment dans le chapitre II du IVe livre qui a pour titre : *De medicamentis ab Ægyptiis animi gratiâ usitatis sperantibus ab his devoratis varia exoptata in somniis videre.*

Nous allons analyser le livre d'Alpinus avec assez de détails pour permettre à nos lecteurs de le connaître à fond.

L'auteur, Prosper Alpinus, est italien; il naquit à Marostica, petite ville du Vicentin, le 22 novembre 1553 et mourut à Padoue le 5 février 1617.

Dès l'année 1578, Alpinus obtint le grade de docteur en médecine; il n'avait donc que vingt-cinq ans, et encore avait-il servi pendant quatre années comme soldat dans l'État de Milan. Bien que docteur,

(1) P. ALPINI, *de Medicina Ægyptorum libri quator, et* JACOBI BONTII, *In India archiatri de medicina Indorum, Editio ultima.* 1 vol. in-4, PARISIIS, apud Nicolaum Redilichuysen Bibliopolam aulæ Regiæ sequacem via Jacobœâ, sub signo crucis aureæ; M.D.C. XLV.

il n'exerça pas longtemps la médecine et seulement dans une petite ville du district de Padoue, à Campo-San-Pietro, parce qu'un goût irrésistible entraîna Alpinus à l'étude de la botanique, des plantes médicinales et plus particulièrement de celles qui produisent le baume (*balsamum*). On donnait alors ce nom aux sucs végétaux gommo-résineux, très usités en médecine à cette époque.

Alpinus eut bientôt une occasion unique de pouvoir satisfaire sa passion ; en effet, Georges Emo, nommé consul de la République de Venise au Caire, lui offrit la place de médecin auprès de sa personne, place qu'il s'empressa d'accepter. Il partit donc pour le Caire, le 12 septembre 1580, il séjourna six ans en Orient dans diverses villes et retourna à Venise son point de départ en 1586, époque à laquelle il commença à écrire ses ouvrages, dont le premier parut à Venise en 1591 ; c'est celui que nous allons analyser sur l'édition parue à Paris, en 1646.

L'ouvrage débute par une sorte de dédicace de l'éditeur à l'illustre ACHILLE DE HARLAY ; puis, vient la préface de la première édition, adressée par Alpinus, au très illustre et très sage sénateur, ANTONIO MAVROCENO, un speach fort court aux érudits lecteurs, suivi de l'Index des chapitres, avec les félicitations de Melchior Guilandinus sur l'heureux retour de l'auteur dans sa patrie ; enfin nous arrivons au premier livre dont le premier chapitre traite de l'*état des médecins égyptiens*.

L'ouvrage est en forme de dialogue entre Guilandinus et Alpinus. Nous ne passerons pas tous les

chapitres en revue, nous nous bornerons à signaler seulement ceux qui présentent un intérêt quelconque. Ainsi le chapitre IV traite la question : *contraria contrariis curantur* ; le suivant le changement du vent, de la température de l'habitation, et du corps des Égyptiens, de leur nourriture, des causes de la longévité, parmi lesquelles : la sobriété dans la nourriture, sa variété et l'usage de la très bonne eau du Nil, pour la boisson et la préparation des mets, (*atque usum optimæ aquæ Nili fluminis in potu atque in cibis*) ; enfin sobriété dans l'usage du vin, car l'ivresse est la source de toutes les maladies : rhumatismes, gouttes, convulsions, fièvres, vertiges, et surtout imbécillité.

Le chapitre XII revient sur cette dernière partie du chapitre XI, voici son titre : *L'usage de l'eau du Nil est autrement utile que le vin pour la conservation de la vie.*

Le chapitre XIII étudie les maladies et les épidémies chez les Egyptiens; le suivant, les causes des maladies ordinaires ; le chapitre XV, la peste qui envahit souvent l'Egypte et la dévaste très atrocement (*atrocissime*) ; suite de la même question au point de vue de son importation, dans les chapitres XVI, XVII et XVIII, qui terminent le premier livre.

Le second livre débute par un chapitre sur la saignée; il explique pourquoi les médecins égyptiens usent fréquemment de cette opération ; le chapitre III explique dans quelles maladies ces médecins pratiquent la saignée suivant la complexion des individus ; les chapitres de IV à XII traitent du même sujet en ce

qui concerne les enfants, les eunuques, les femmes et les vieillards, dans les cas de dysenterie, de diarrhée bilieuse, etc., etc. ; puis l'auteur nous informe quelles sont les veines que les médecins égyptiens ont l'habitude d'ouvrir, etc., etc.

Le livre III, traite des scarifications de divers genres, pratiquées par les Égyptiens : scarification des oreilles, des narines, des gencives, des jambes, des genoux, des mollets, des chevilles, des ponctions aux hydropiques, etc.; le chapitre XII de ce même livre parle des pointes de feu qu'il ne faut point pratiquer ni avec du fer, ni avec de l'or, ni autres métaux, mais avec du coton et des petits morceaux de bois enflammés; le chapitre XIV nous initie à l'extraction de la pierre sans pratiquer aucune incision, c'est-à-dire sans employer la *lithotritie*.

Le dialogue engagé entre Guilandinus et Alpinus est assez curieux; nous résumons ce qui est le plus intéressant :

G. — Je désirerai avant toute autre chose apprendre comment les Égyptiens peuvent extraire la pierre de la vessie sans la briser.

A. — Certes ce mode est très utile. Ils extraient la pierre de la vessie en remplissant d'air celle-ci ; avec cet air, ils dilatent, non seulement le col de la vessie, mais la relachent encore, de sorte que, par cette ouverture, ils peuvent facilement extraire la pierre de la vessie; le col étant dilaté et le canal agrandi, de ceux-ci les pierres entraînées par l'air sortent en une violente émission.

G. — J'ai bien compris ce que vous avez dit, bien

que jusqu'ici vous ayez employé des paroles un peu obscures. Cependant il me paraît que vous avez dit deux choses qui se contredisent : que les médecins de ce pays qui veulent extraire les pierres de la vessie relachent et dilatent le col de la vessie à l'aide du vent; mais vous ne m'expliquez pas par quel moyen les pierres peuvent sortir, et comment elles sont rejetées au moyen de l'air.

A. — Par le même principe. Mais pourquoi en doutez-vous ?

G. — Parce que je puis à peine croire que le col de la vessie et le canal de l'urèthre puissent être assez amplement dilatés pour laisser passer aisément de gros calculs contenus dans la vessie, lesquels sont entrourés souvent comme de grosses noix, de sédiments ; c'est pourquoi je doute que la pierre puisse être rejetée par le moyen indiqué. Nous donnerons en latin la suite du dialogue d'après le texte original, parce que le latin brave, non seulement l'honnêteté, mais aussi la pudeur ; le voici :

A.— Utrumque verum esse cognosces, neque omnino a veritate id alienum putareris, os vesicæ colemque eo modo dilatari posse, quando nervosa ac pelliculosa substantia illi meatu constet. Admirandum magis estimare debemus uteri os in mulieribus nervosum, durum atque ita angustum tempore partus tantum ampliari ac augeri, ut fœtus per ipsum exeat atque foras propellatur. Unum hoc scio, me colis meatum ita dilatatum inspexisse, ut per eum facile magna avellana transisset. At utilius erit, ut nunc modum ostendam, quo ad extrahendum lapidem ii uti soleant.

G. — Hac eadem de causa, apertis auribus, tuum hunc sermonem expecto.

A. — Eo tempore quo ego in Ægypto moram faciebam, Arabs quidam, Haly vocatus, ad extrahendos lapides sine incisione celleberrimus erat, quem ego sane cuidam duci Turcarum, Horam Bei vocato, multos lapides extraxisse vidi. Quo in opere absolvendo, ille ligneam cannulam accipiebat, longitudine octo digitorum et latitudine digiti pollicis. Quam colis canali admovebat fortiterque insufflabat, atque ne flatu ad interiora perveniret, altera manu extremum pudendi perstringebat, foram deinde canulæ claudebat, ut virgam canalis intumesceret et latior fieret ac aperiret; quo facto, minister, digito in ano posito, lapidem paulatim ad canalem virgæ atque in ejus extremum deducebat. Qui, ubi præputio lapidem approquasse sentiebat, canulam a virgæ canali fortiter impetuque amovebat ut magna dexteritate lapis ad nuclei olivæ magnitudinem fuerit extractus ; et ego interfui huic duci Turcarum et postea duabus item Judæis, quorum alter puer erat, cui octo lapillos extraxit, et alter adultus, cui extraxit lapidem ad magnæ olivæ magnitudinem. Hicque est extrahendi lapidem e vesica modus quo utebatur ille medicus Arabs.

Le procédé est curieux, mais nous devrons ajouter qu'il y a des pierres de vessie plus grosses que des noyaux d'olives, et même que de *grosses olives (magnæ olivæ)* et les noisettes.

Avec le chapitre XIV de ce même troisième livre, nous abordons les bains émollients préparés simplement avec l'eau du Nil ou bien encore avec certaines

drogues ; les Égyptiens prenaient aussi des bains de vapeur et passaient d'une chambre tiède à une chambre plus chaude ; ils prenaient également des douches, car il y avait dans certaines chambres des cuves de marbre dans lesquelles l'eau tombait de haut *(in quæ aqua ex alto decidit)*. Enfin, après avoir passé du bain chaud au bain tiède, le baigneur arrivait au bain froid.

Le chapitre XV nous décrit les bains émollients pour l'hygiène du corps, employés aussi par les femmes comme moyen d'engraisser leurs corps. L'auteur décrit avec beaucoup de détails tout le travail accompli par les Égyptiennes dans leurs bains ; toutes les parties du corps épilées par elles et parfumées avec des odeurs différentes suivant la localité du corps : ambre musc, aloès, zebet (?) nous ne connaissons pas ce parfum. Enfin nous arrivons à des détails tellement intimes et circonstanciés que nous ne pousserons pas plus loin nos investigations.

Le chapitre XVI nous apprend ce que font les Égyptiennes pour engraisser; ce qu'elles mangent, ce qu'elles boivent ; il y est question jusqu'à du consommé de poulet parfumé à la muscade (*in quo sit dissoluta nux Indica*).

La muscade joue un grand rôle dans ces agapes balnéaires, c'est bien le cas de dire : *Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout* ; car certaines baigneuses buvaient de l'huile d'olive dans laquelle on avait écrasé des muscades, ou de l'huile Sésame dans laquelle on avait écrasé des pois, des fruits de Térébinthe, des amandes douces ou amères, des noisettes

et des pistaches. Ces préparations oléagineuses remplaçaient avantageusement l'huile de foie de morue.

Du reste l'huile joue un très grand rôle dans les bains ; on n'en prenait pas seulement par la bouche, mais encore par l'instrument de maître Diafoirus et cela jusqu'à quatre fois dans la journée.

Le chapitre suivant décrit comment les hommes prenaient leurs bains ; le chapitre XVIII, l'usage des des frictions ; le dernier chapitre de ce livre trois, nous informe dans quel genre de maladie on utilisait les bains.

Enfin le dernier livre, le quatrième, traite dans son premier chapitre de l'usage des médicaments altérants, tels que poivre, gingembre, gariophylle, certaines noix et autres aromates.

Le chapitre II nous parle des médicaments employés pour le bien-être, *le profit de l'esprit ;* médicaments par l'absortion desquels les Égyptiens éspèrent voir en vision ou en songe diverses choses par eux désirées ; ce chapitre présente un intérêt tout particulier, car il réalise le rêve des haschischéens. Les substances absorbées par les Egyptiens sont dénommées *assion, assis, bosa, bernavi* et *bers* ; et l'auteur nous apprend que l'assion est ce que les grecs nomment *meconium*, soit notre opium moderne ou le suc exprimé des têtes du pavot noir *(seu succus e nigri papaveri capitibus expressum)*.

L'assis (haschisch) était préparé avec des feuilles de chanvre réduites en poudre ; puis celle-ci était malaxée avec de l'eau. On en formait des boulettes de la grosseur d'une châtaigne, que l'on dévorait à

belles dents ; mais ce n'était que le bas peuple, la plèbe qui absorbait l'assis, parce qu'on le vendait bon marché (*quia viliori pretio ibi venditur*).

Une fois que les Egyptiens avaient absorbé les stupéfiants dont nous venons de parler, ils ne voyaient que jardins féeriques peuplés de superbes et lascives jeunes filles (*formosissimas lascivientesque puellas*) ; c'était, en un mot, le Paradis de Mahomet.

Mais ces visions étaient surtout remarquables, tangibles, si l'on peut dire, après l'emploi de l'électuaire nommé *Bers*, préparé dans le voisinage de l'Inde et « dont les Egyptiens ignoraient certainement la composition » nous dit Alpinus.

Nous la donnons en note et en latin, cette composition, n'osant pas la traduire crainte d'erreurs, ce qui serait fort grave, si un lecteur voulait en essayer. Toutes ces drogues étaient triturées dans un mortier de marbre et mêlées à trois parties de miel ; mais on n'usait du *Bers* que six mois après sa fabrication (1).

Le chapitre III traite des décotions employées par les Egyptiens valides ou malades, parmi lesquelles figurent le café, la camomille, l'althéa, la mauve, l'eau de laitue, etc., etc., dans lesquelles les nobles égyptiens et les Turcs ajoutent un peu de musc, d'ambre, d'eau de roses, etc., etc.

Le chapitre IV traite des sirops, les chapitres V, VI,

(1) *Bers quoque est electuarium, quo Ægyptii ad illa deliramenta utuntur, cujus compositio hoc est : accipiunt piperis albi, seminum hyosciami albi an. dra. XX. Epii dra. X. Spicæ Indæ euphorbii piretri an. mitchal croci. Scr. XV.* — Voilà la formule avec ses quantités en drachmes et scrupules.

VII, de la purgation ; c'était une très grave affaire, paraît-il ; les chapitres IX à XII, de la thériaque et autres compositions médicinales qui entrent dans la fabrication de la fameuse thériaque ; enfin des erreurs commises par ces apothicaires égyptiens dans les compositions dérivées de la thériaque.

Le chapitre XIII° décrit divers médicaments ; le suivant a ce titre significatif que nos lectrices mêmes comprendront en latin : *de nonnulis clysturibes apud Ægyptios usitatis;* enfin le chapitre XV et dernier donne quelques recettes particulières pour guérir les fièvres.

En terminant, analysons brièvement, l'œuvre de JACOB BONTIUS : *La Médecine des Indiens*, placée à la fin de l'ouvrage d'Alpinus.

Cette œuvre comporte quatre livres; le premier décrit diverses substances ou plantes employées en médecine ; le second et le troisième nous entretiennent de la qualité de l'air, de la nourriture, des boissons et des diverses substances comestibles, de l'usage du vin et des fruits, de l'exercice, du sommeil de la veille, des saignées, de la purgation ; des affections de l'esprit et de quantités de maladies.

Enfin le quatrième et dernier livre, après quelques observations sur la dissection, traite des cadavres, de diverses maladies et accidents qui peuvent survenir dans les diverses parties du corps.

J. MARCUS DE VÈZE.

UNE PROPHÉTIE DE NOSTRADAMUS

A Monsieur Papus, Directeur de L'INITIATION.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Pour la seconde fois depuis bien peu de temps, une hécatombe de mineurs vient de jeter la consternation dans la population ouvrière du globe (1). Le coup de grisou de Krebs fait écho au coup de grisou de Saint-Étienne. Mais ce qui est affreux à penser, c'est que la catastrophe était prévue,... prévue, c'est-à-dire qu'on la pouvait empêcher de se produire. Voici en effet textuellement ce que j'écrivais, le 26 décembre dernier, au directeur de *L'Éclair* :

« Monsieur le directeur, lecteur assidu de *L'Éclair*,
« j'ai eu plaisir à prendre connaissance, dans son nu-
« méro du 23 courant, de l'article de M. Charles Ni-
« coullaud, relatif aux prophéties de Nostradamus.
« Entre les lignes je note l'engagement tacite de nous
« donner sur elles une étude d'ensemble, continuant,
« complétant et réunissant en un corps de doctrine
« les volumineux et érudits commentaires des Chavi-
« gny, des Guynaud, des Leroux, des Bouys, des Ba-

(1) *New York*, 8 *janvier*. — Une explosion s'est produite dans une mine près de Krebs. Le désastre est arrivé à cinq heures de l'après-midi... Les dernières nouvelles reçues annoncent qu'il y a plus de 200 morts.
(*L'Éclair*, 10 janvier 1892).

« reste. Promesse digne d'être encouragée par la sym-
« pathie général : quel profit ne tirerait-on en effet
« des révélations sybillines du solitaire de Salon ! C'est
« à ce dernier point de vue, et justement à propos du
« douloureux événement qui était il y a quelques jours
« le prétexte du travail de M. Nicoullaud, que je solli-
« cite à mon tour l'hospitalité de *L'Éclair*, dont la pu-
« blicité étendue me permettrait d'atteindre mon but ;
« car le quatrain où il a lu rétroactivement l'annonce du
« sinistre drame de Saint-Étienne renferme en outre
« pour l'avenir, pour un très prochain avenir, un
« avertissement dont la divulgation me semble s'im-
« poser.

« Tout d'abord en ce qui concerne celui-ci (1), je
« prierai vos lecteurs de remarquer que ce n'était pas
« seulement le mois (le mois hiératique des Égyptiens
« naturellement, allant, selon les cas, du 20, 21, 22
« ou 23 au 19, 20, 21 ou 22 de notre calendrier),
« mais aussi le jour et l'heure qui en étaient indiqués

(1) Voici du reste, pour plus de clarté dans les discussions qui suivent, le passage même de M. Nicoullaud ;

. . . . . .

Dans deux logis de nuit le feu prendra.
Plusieurs dedans estouffés et rostis,
Près de deux fleuves pour seul il adviendra,
Sol l'Arq et Caper tous seront admortis.

« Ainsi s'exprime Nostradamus ou plus exactement Michel de Notre-Dame, dans sa deuxième centurie. Il est difficile de peindre mieux, et en aussi peu de mots, la terrible catastrophe qui vient une fois de plus de frapper le pays noir : *Logis de nuit*, en effet, ces galeries, où jamais la lumière du jour n'a pénétré ; *estouffés et rostis*, sort épouvantable réservé aux serfs de la mine ; *près de deux fleuves*, Saint-Étienne est situé entre le Rhône et la Loire. Le temps même est indiqué : le Soleil dans le Sagittaire (*l'Arcq*), c'est-à-dire du 21 (*si* pour 22) novembre au 21 décembre.. »

« avec une extrême précision, non seulement l'époque
« où le Soleil occupe le signe du Sagittaire, mais
« aussi les jours et heures qu'il régit. M. Nicoullaud
« a fort bien rappelé la première (du 22 novembre au
« 21 décembre) ; quant aux jours, ce sont les di-
« manches 22 et 29 novembre, 6, 13 et 20 décem-
« bre, et en chacun les heures suivantes : de midi à
« 1 h., de 7 h. à 8 h. du soir, de 2 h. à 3 h. du
« matin, de 9 h. à 10 h. du matin. Je reproduis pour
« mémoire la communication télégraphique publiée
« naguères par les journaux :

« *Saint-Étienne, 6 décembre.* — Une terrible explosion de
« grisou s'est produite à *midi et quart*, dans le puits de la Ma-
« nufacture...

« On conviendra qu'il serait difficile d'être plus lugu-
« brement exact.

« Mais, j'y reviens, là ne se bornent pas les pronos-
« tics contenus dans les quatre vers boiteux de Nostra-
« damus. Ce n'est pas *un*, c'est *deux* accidents de mine
« qu'ils nous font redouter :

Dans *deux* logis de nuit le feu prendra ;

« et à bref intervalle, l'un sous le Sagittaire (il a eu
« lieu, nous ne le savons que trop), l'autre sous le
« signe zodiacal suivant, le Capricorne (*Caper*) :

Sol l'Arq et *Caper* tous seront admortis.

« Maintenant faut-il admettre que *Sol* se réfère à
« la fois à *l'Arq* et à *Caper* ou à *l'Arq* seul ? En d'au-
« tres termes la menace céleste reste-t-elle, comme pré-
« cédemment, limitée aux jours et heures sur les-
« quelles le Soleil étend son influence (27 décembre

« 1891 ; 3, 10 et 17 janvier 1892 ; pour les heures, « voyez ci-dessus ; — en ce cas il y aurait surtout lieu « de craindre pour le 17 janvier, appartenant à un « décan [le décan XXX] également gouverné par le « Soleil) ? S'étend-elle cette fois au contraire aux « 30 degrés du signe visé (22 décembre 1891-20 jan- « vier 1892) ? Trop préciser pourrait avoir de si fu- « nestes conséquences que j'hésiterais, je l'avoue, à le « faire, même en présence d'une teneur moins obs- « cure. Le doute est d'ailleurs d'autant plus permis « que Nostradamus est loin d'être aussi explicite « pour la seconde catastrophe que pour la première. Il « a précisé le théâtre de celle-ci (le district houillier « d'entre Rhône et Loire), mais d'elle seule, *pour* « *seul*, dit-il en propres termes. La sagesse exige donc « de redoubler de vigilance *partout où il y a des* « *mines* (1), pendant le plus long terme plutôt que « pendant le plus court.

« Cette note serait sans objet si la Fatalité régnait « sur terre en maîtresse. Heureusement il n'en est « rien. La théurgie a pour mission de signaler les périls « ambiants. A l'activité humaine de faire ensuite son « possible pour les détourner des têtes au dessus des- « quels ils planent. Ptolémée de Péluse, l'un des doc- « teurs les plus vénérés de la science hermétique, s'est « nettement prononcé à ce sujet : *L'esprit versé dans* « *l'Occultisme peut prévenir beaucoup de dangers et* « *se préparer à soutenir le choc des événements.*

« Le moment critique dépassé, il sera loisible aux

(1) Souligné dans ma lettre à l'*Eclair*

« ingénieurs de se railler de l'oracle, après lui avoir dû « peut-être, à l'aide d'un facile surcroît de précautions, « d'éviter d'épouvantables désastres. L'ombre de Nos- « tradamus sera la première à sourire de leur injus- « tice. En de très beaux vers Quevedo a dit autrefois « que le Soleil ne demande pas de remerciements à la « moisson qui, grâce à lui, roule dans la plaine ses « ondes d'or, que la voir parvenue à sa maturité lui « est une récompense suffisante. Il en est ainsi des « adeptes des sciences occultes. Que leur voix soit « écoutée seulement ; peu leur importe le reste. Hélas ! « cette satisfaction intime, elle leur est le plus souvent « refusée. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un autre « Voyant s'est écrié dans l'amertume de son cœur : « *Ils ont des yeux et ils ne verront pas ; ils ont des* « *oreilles, et ils n'entendront pas !*

« Veuillez agréer, etc. »

Ma prière n'a pas été exaucée. Les colonnes de *L'Éclair* sont restées muettes. Depuis, mes prédictions se sont lugubrement accomplies. En bonne justice, *L'Éclair*, par la dédaigneuse incurie dont il a fait preuve en présence de présages à l'échéance si prochaine, assume une large part de responsabilité. Je connais assez les hommes pour n'avoir été que médiocrement surpris de ce refus tacite d'insérer la communication qui précède. Tandis que je la rédigeais, je n'étais pas sans me murmurer in petto (la conclusion en fait foi) que j'avais grande chance de prêcher, comme on dit, dans le désert, que je n'avais pas seulement à appréhender l'incrédulité des ingénieurs,

ennemis jurés des révélations extra-naturelles, que l'indifférence de ceux par l'intermédiaire de qui je m'efforçais de la combattre lui serait au contraire une alliée fidèle. Mais d'autre part, sachant et me taisant, j'aurais été coupable devant ma conscience. Il eût été odieux de négliger, par des considérations de scepticisme ou d'amour-propre, cette planche de salut, si faible fût-elle, que le hasard me permettait de tendre à un groupe, nombreux peut-être, de mes frères inconnus. Je n'ai donc pas hésité à courir au devant d'un échec presque certain. Du moins puis-je répéter avec le Psalmiste : *Liberavi animam meam...*

Cette cruelle aventure me paraît contenir une leçon digne d'être méditée, et c'est pourquoi, Monsieur le directeur, j'ose vous demander de ménager à son récit l'audience de vos lecteurs. Aussi bien apporte-t-elle une contribution à l'œuvre que vous poursuivez, puisqu'elle est une éclatante justification des principes de la Science Suprême.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes respectueux sentiments.

ABIL-MARDUK.

(SPIRITISME)

LE PÉRISPRIT

(*Suite.*)

La vie de relation comprend deux termes : d'une part, l'action du monde extérieur sur l'animal qui se traduit chez lui par le phénomène de la *sensibilité* ; d'autre part, l'action de l'animal sur le monde extérieur qui se manifeste par le mouvement.

La propriété de répondre par un mouvement à une force extérieure est tout à fait générale et caractérise les êtres vivants, on l'a nommée l'*Irritabilité*.

Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que, dans la nature, la *force n'est jamais détruite*. Elle ne se perd ni ne se crée, en sorte que toute force, même en agissant sur un objet inerte, se transformera peut-être mais persistera à l'état de force et se retrouvera *tout entière* dans la matière inerte qui a subi l'action. Un fait curieux mettra bien en évidence ce principe de la conservation d'une force sous forme d'empreinte (1).

« Si l'on met sur un métal froid et poli, dit Draper, sur une lame neuve de rasoir par exemple, un pain à cacheter, et qu'après avoir soufflé sur le métal on enlève le pain à cacheter, aucune inspection, si minutieuse qu'elle soit, ne pourra faire découvrir la moindre trace d'une figure quelconque sur l'acier

(1) J. W. Draper, *les Conflits de la Science et de la Religion* (Bibliothèque scientifique).

poli ; mais, si l'on souffle de nouveau sur le métal, l'image spectrale du pain à cacheter reparaîtra et cela aussi souvent qu'on voudra recommencer, même plusieurs mois après l'expérience... Une ombre n'est pas projetée sur un mur sans y laisser une trace durable. »

Donc, quand une force quelconque agit sur un corps, elle le modifie toujours dans un certain sens. Supposons qu'un morceau de fer soit par exemple dans un état A d'électricité, de température d'équilibre mécanique, d'équilibre chimique. Si une force quelconque F agit sur lui, ce même morceau de fer, après l'action de cette force, sera dans un nouvel état A′ d'électricité de température d'équilibre mécanique et d'équilibre chimique.

En supposant que la force F s'est épuisée tout entière dans le corps A, après l'action de la force F le corps A′ sera égal à A F.

Ceci nous conduit à admettre que, même si une force ne détermine pas de mouvements apparents dans un corps, elle en modifie toujours la constitution moléculaire, elle se transforme en imprimant au corps un nouvel état différent du premier. Or l'animal est bien plus sensible qu'un métal, la matière dont il est formé étant plus délicate pourra être irritée par des forces moins énergiques que celles qui agissent sur les corps bruts et ces formes laisseront dans l'être vivant des traces de plus en plus durables de leur action à mesure qu'elles s'exerceront plus souvent. La chaleur, l'électricité, la combinaison chimique, la pesanteur qui semblent si différentes ne

sont en réalité que des forces de mouvements, mouvements moléculaires, atomiques, vibratoires, non perceptibles à nos sens en tant que mouvements, mais enfin que la science a pu démontrer être réductibles à des lois mécaniques (1).

Le point essentiel, celui qu'il ne faut jamais oublier, c'est que le périsprit est uni, au moment de la naissance, à toutes les molécules du corps. C'est au moyen du fluide vital dont le germe est imprégné que cette incarnation peut avoir lieu, car nous savons déjà que l'esprit ne peut agir sur la matière que par l'intermédiaire de la force vitale. Il y a donc fusion intime entre le périsprit et le fluide vital, ce dernier étant le moteur qui détermine l'évolution renfermée dans ces trois termes : jeunesse, âge mûr, vieillesse. Nous avons remarqué de même que chaque cellule, tout en participant à la vie générale dans les organismes composés, jouit cependant d'une certaine autonomie, de sorte que tout mouvement qui s'y produit change son équilibre vital et cette modification dynamique a sa répercussion immédiate dans le double fluidique et y détermine un mouvement. Donc toute action intérieure ou extérieure à l'animal produira un mouvement dans l'enveloppe périspritale. Ceci bien compris, essayons de nous rendre compte de la manière dont les appareils des sens ont pu se former (2).

Premier cas (3). — Supposons l'être sensible le

(1) Balfour-Stewart, *la Conservation de l'Energie*, dernier chapitre.
(2) Delbœuf, *Eléments de psycho-physique*, pages 127 et suivantes.
(3) Voir à l'appendice les lois de la sensation et de la sensibilité.

plus élémentaire qu'il soit possible de concevoir, il doit être parfaitement sphérique et sans partie différenciée. A proprement parler, l'organisme homogène est une pure conception théorique. Si nous supposons cette masse sensible dans un milieu homogène ou, ce qui revient au même, dans un milieu qui varifie uniformément concentriquement à cette masse, elle pourra éprouver un sentiment de tension plus ou moins marqué, suivant que l'état du milieu ambiant s'écarte plus ou moins de son équilibre naturel, mais c'est là tout. Elle n'aura pas de sensation, car, comme on va le voir, elle ne peut ressentir le *changement*, elle ne sent que son état *présent*. Elle n'aura pas de perception tant que le milieu ambiant reste homogène, puisque, quand elle se meut, rien n'est changé autour d'elle.

On peut assez bien se rendre compte d'une semblable existence en s'imaginant que toutes les causes extérieures se ramènent à une action du même genre que la pression atmosphérique et que notre sensibilité se réduit à la faculté de sentir cette pression. Nous serions, dans ce cas, simplement dans un état de malaise ou d'indifférence.

Deuxième cas. — Il n'en est plus de même du moment où le milieu ambiant est hétérogène, et que son centre d'action ne correspond plus avec le centre de la masse sensible, car celle-ci sera d'abord modifiée par le point de sa surface directement exposé à l'action perturbatrice.

Pour se représenter la chose, on peut se figurer que la sensibilité est réduite à la faculté de sentir la chaleur, et que toutes les forces du milieu sont caloriques. L'organisme sera échauffé en premier lieu par le côté tourné vers la source de chaleur. Ce côté sera pendant quelques instants le siège unique de la sensibilité, puisque c'est en lui que se fera, avant tous les autres, la rupture d'équilibre; il sera organe, mais organe *adventice*, c'est-à-dire accidentel et *instantane* de sensation. Et comme tantôt un lieu, tantôt un autre, sera appelé à remplir cet office, on peut dire en thèse générale que le corps de l'animal sera un champ perpétuel d'organes instantanés de sensations.

C'est à la condition que la substance soit *différenciée* qu'il peut y avoir sensation et par suite organe momentané de *sens*; car alors l'animal perçoit non plus seulement le présent, mais à la fois le présent dans l'organe, et le passé dans le reste du corps non encore soumis au foyer. Il aura plus chaud ou plus froid dans l'organe avant d'éprouver un effet général, il connaîtra ainsi le *signe* du changement, c'est-à-dire il saura si la chaleur est en *plus* ou en *moins*; et comme, en outre, il éprouvera un sentiment inévitable de bien-être ou de gêne, il saura dans quel sens la température l'affecte par rapport à la position de l'équilibre naturel; il sentira vaguement *qu'il fait chaud* ou *qu'il fait froid*, il portera donc un jugement plus ou moins grossier sur la température absolue de l'extérieur.

Décomposons ce qui vient de se passer. Les vibrations caloriques ont par exemple ébranlé le manteau d'une méduse. Les cellules directement exposées au rayon de chaleur ont été irritées; cette irritation a

déterminé un changement d'équilibre dans la force vitale de ces cellules et produit une vibration du fluide vital. Cette vibration a eu sa répercussion immédiate dans le périsprit, et au même instant l'âme de la méduse a été avertie par ce mouvement périsprital qu'une modification est survenue dans son corps, mais toute perception est accompagnée d'un sentiment de peine ou de plaisir ; l'âme sera donc portée à fuir les excitations extérieures qui lui donnent ce sentiment de la douleur et à rechercher les excitations contraires. Sans doute cette perception est extrêmement vague, mais elle existe et, quelque confuse et amoindrie qu'on la suppose chez un animal aussi rudimentaire, son existence est indéniable et donne naissance, par sa répétition fréquente, à un instinct ; une remarque curieuse confirme absolument notre manière de voir.

Un fait qui prouve en faveur de l'instinct de ces animaux si inférieurs, c'est qu'ils ne se dirigent jamais sur la terre que lorsque le vent les y pousse ; on dirait qu'ils pressentent les dangers qui les y attendent. Malgré les précautions prises par les méduses, il en échoue des quantités qui ne tardent pas à se dessécher ou plutôt à fondre au soleil. Leur crainte de la chaleur est donc absolument justifiée et suffit à leur créer un instinct, car la méduse qui aura ainsi péri un grand nombre de fois finira par s'éloigner instinctivement dans les incarnations suivantes de ces rivages si funestes pour elle.

Reprenons notre organisme théorique, car nous n'avons pas fait toutes les remarques auxquelles il donne lieu.

L'organe adventice, autrement dit accidentel est donc ce qui rend la sensation possible : il est la *condition du sens adventice*, c'est-à-dire *de la faculté de recevoir d'une manière différenciée les changements extérieurs différenciés*.

De plus, l'état de l'organe donnant la mesure du présent pendant que le restant du corps continue à être enseveli dans le passé, la comparaison du présent et du passé est non seulement possible, mais spontanée et constitutive. Un nouveau changement se produisant, il pourra apprécier la température relative des deux termes ; il pourra sentir qu'*il fait plus chaud* ou qu'*il fait plus froid*. Grâce donc à l'organe de sens adventice, l'existence de l'animal se compose d'une série d'expériences dont chacune est reliée à celle qui la précède et à celle qui la suit ; l'organe est la chaîne de l'*association des impressions*, la condition de l'*individualité psychique permanente* de l'animal.

Ce n'est pas tout : nous avons remarqué que c'est par l'organe accidentel qui se forme aux points exposés à la chaleur que l'animal est averti des changements qui se passent à l'extérieur ; c'est par lui qu'il devinera si ce changement sera agréable ou désagréable, c'est grâce à lui qu'il pourra fuir ou éviter le danger, avant qu'il soit trop tard, avant que la désorganisation ne soit générale. L'organe est donc *un produit dont la fonction est intimement liée à ce que l'on nomme l'instinct de conservation*, et qui avertit à temps du plaisir et de la douleur.

Enfin, comme on le voit encore, l'organe est un *instrument temporaire d'expérience*. Grâce à la con-

fiance que nous avons dans sa formation instantanée, nous pouvons, étant dans un bain, nous apercevoir à temps de l'arrivée en excès de l'eau chaude ou de l'eau froide et fermer le robinet avant d'être brûlé ou glacé.

Telles sont les particularités que renferme la vie de l'animal rudimentaire n'ayant pas d'organes différenciés,et ne jouissant que d'une différenciation adventice. La plupart des zoophytes ne présentent que des phénomènes de cet ordre. Nous allons procéder maintenant à l'examen du cas le plus compliqué, celui d'un animal doué d'un sens permanent.

3° cas. — Nous venons de voir que la sensation est due à deux causes : 1° une différenciation dans l'action extérieure, et 2° une partie du corps de l'animal exposée directement à cette action et qui dès lors la reçoit plus fortement que les autres. Supposons que, pour une raison quelconque, cet endroit soit plus souvent appelé à servir d'organe de sens adventice, il se transformera en organe de sens *permanent*, c'est-à-dire qu'il sera doué à titre perpétuel d'une sensibilité plus délicate, et différenciera dans l'être l'action extérieure, même quand celle-ci n'accusera que de très petites variations incapables d'agir sur les autres parties sensibles de l'animal.

L'organe permanent est donc *une cause subjective de différenciation*, c'est la condition du *sens permanent*, c'est-à-dire de la faculté de recevoir d'une *manière différenciée les changements extérieurs même non différenciés*.

Pour rendre plus claire cette conception, imaginons que la sensibilité est répandue uniformément sur le

corps, sauf vers un seul endroit où elle soit délicate, autrement dit, supposons que nous n'ayons que le sens du toucher et que la sensibilité soit accumulée à l'extrémité d'un seul bras. Il se produira sur le reste du corps des *organes adventices* qui avertiront des changements survenus dans le monde extérieur. Mais lorsqu'il s'agira d'apprécier plus exactement la nature et l'importance d'un de ces changements, nous dirigerons notre organe permanent dans sa direction et c'est par lui, de préférence, que nous explorerons le milieu ambiant, puisqu'il est plus apte à ressentir d'une manière distinctive les plus petites différences. C'est ainsi que, lorsque nous marchons dans l'obscurité, nous mettons les mains en avant, ou nous avançons le pied avec précaution pour étudier le terrain. Les crustacés, les insectes possèdent des antènes qui jouent le même rôle, ce sont des organes mobiles dans lesquels le tact est le plus affiné, et c'est par ces appendices qu'ils se rendent compte exactement des objets extérieurs.

L'organe permanent sera donc l'*instrument constant* des expériences de l'animal, et il acquerra à cet égard une *aptitude* spéciale. En se perfectionnant par l'exercice, il donne des renseignements de plus en plus précis et fidèles. Outre donc toutes les propriétés que nous avons reconnues à l'organe adventice, et qui appartiennent à plus forte raison à l'organe permanent, il a encore celle de relier l'expérience actuelle aux expériences passées, il est le lien de l'*association des expériences*.

Comment se fait cette transformation de l'acci-

dentel en permanent? Nous savons que toute action extérieure peut se ramener en dernière analyse à un phénomène de mouvement vibratoire qui vient contrarier celui des molécules du corps. Pour qu'il y ait sensation, il faut que celles-ci opposent une certaine résistance à la cause perturbatrice. Cette résistance provient d'une certaine inaptitude de la part des molécules à vibrer en harmonie avec l'extérieur. Une fois la résistance vaincue, la transformation de l'énergie extérieure laissera une trace plus ou moins profonde. Sans doute, si cette même activité extérieure ne vient plus agir sur ces mêmes molécules, elles tendent à reprendre leur mouvement naturel. Mais les choses se passeront tout autrement si elles subissent, non plus une fois, mais des milliers et des milliers de fois, cette action, non seulement pendant une vie, mais pendant cinquante, cent, mille passages dans la même forme. Dans ce cas elles perdront petit à petit leur aptitude à reprendre leur mouvement naturel, et s'identifieront de plus en plus avec celui qui leur est imprimé, au point qu'il leur deviendra naturel à son tour et que, plus tard, elles obéiront à la moindre cause qui les mettra en branle.

Le même raisonnement est applicable exactement aux molécules périspritales et, de même que dans le champ magnétique de l'aimant on constate l'existence de *lignes de force*, de même dans le périsprit il se crée de ces sortes de lignes le long desquelles le mouvement vibratoire est différencié et permet à l'âme de prendre plus exactement connaissance du monde extérieur que par le mouvement confus du reste de son enveloppe.

Ici se place une remarque très importante et qui démontre l'utilité, et même l'incontestable nécessité du périsprit.

N'oublions pas que *dans tous les êtres vivants*, aussi bien chez les zoophytes que dans l'homme, la matière vivante se détruit et se régénère incessamment par la nutrition, que dans un temps très court toutes les molécules du corps sont renouvelées ; il est donc indispensable qu'il reste dans l'animal un principe permanent dans lequel résident les modifications acquises, sans quoi les nouvelles molécules ne seraient pas plus aptes que les anciennes à vibrer plus rapidement et l'animal ne pourrait acquérir aucun organe distinct des sens ; il n'aurait que des appareils adventices et son progrès ne pourrait s'effectuer.

Le périsprit est donc la cause directe du progrès animal ; sans lui rien n'est explicable, et la théorie précédente, qui est cependant celle de la science, ne saurait se concevoir sans l'existence du périsprit. Le mouvement est indestructible, c'est vrai ; ce mouvement affecte les cellules qu'il rencontre sur sa route et les ébranle, celles-ci conservent ce mouvement, c'est incontestable ; mais, quand elle disparaissent, elles emportent avec elles la modification acquise et les nouvelles ne possèdent plus ce mouvement vibratoire. Si, au contraire, on admet que le principe vital est intimement uni à toutes les parties du périsprit et que celui-ci reproduit exactement toutes les parties du corps, tout devient clair, car les nouvelles cellules sont organisées par la force *vitale modifiée* suivant le mouvement des lignes de forces périspritales et dès

lors l'organisme physique reproduit ces modifications et dessine dans l'être là place du système nerveux sensitif et en même temps moteur, puisque l'être réagit constamment contre son milieu.

C'est de cette manière que les cellules arrivent à se différencier et à manifester des propriétés particulières en rapport avec leur genre d'excitation spéciale, c'est-à-dire de mouvement qui agit le plus souvent sur elles. Les vibrations calorifiques sont moins rapides que les vibrations lumineuses et les ondulations sonores diffèrent encore des deux premières, de sorte que les cellules qui recevront l'une ou l'autre finiront par acquérir une faculté d'irritabilité appropriée à la nature spéciale de chacun des irritants; en un mot, il y aura spécificité des organes des sens.

La seule condition qu'exige cette théorie pour être réalisée, c'est le temps. Or nous sommes arrivés aujourd'hui à déterminer la durée probable qui nous sépare de l'apparition des êtres vivants sur notre planète. Pour résoudre ce problème, les géologues ont usé de leur méthode habituelle; celle ci consiste à apprécier l'âge d'un terrain d'après l'épaisseur d'une couche déposée et la rapidité probable de son érosion. A la suite de nombreuses observations faites sur les points les plus divers du globe, les naturalistes et, à leur tête l'illustre Lyell, ont estimé que plus de *300 millions d'années* s'étaient écoulées depuis la solidification des couches superficielles terrestres.

Ces conclusions ont été attaquées par quelques physiciens qui n'ont admis que 100 millions d'an-

(1) A de Lapparent, *Traité de géologie*, page 1468.

nées (1); prenons cette évaluation la plus faible pour base et nous aurons, pour la durée respective des trois époques géologiques, les chiffres suivants :

1° Epoque primaire. . .	75	millions	d'années.
2° Epoque secondaire .	19	—	—
3° Epoque tertiaire. . .	6	—	—

Nous voyons donc que les animaux primitifs vivant les premiers, c'est pendant les soixante quinze millions d'années de la période primaire qu'ils se sont petit à petit diversifiés et qu'ils ont lentement conquis leurs organes en créant le système nerveux.

« Les conditions climatériques étaient à peu près semblables à celles que nous avons imaginées pour expliquer l'action du milieu sur l'animal et la formation des organes des sens.

« Pendant toute la durée des temps primaires, dit M. de Lapparent, un climat semblable à celui des tropiques paraît avoir régné de l'équateur jusqu'aux pôles; c'est à peine si, vers la moitié de l'ère secondaire, a commencé à se manifester le retrécissement progressif de la zone tropicale. Au milieu de l'ère tertiaire, le Groënland nourrissait encore une végétation semblable à celle qui, de nos jours, caractérise la Louisiane. L'apparition des glaces polaires a donc été très tardive et l'on peut presque la considérer comme ayant mis fin aux temps géologiques proprement dits pour inaugurer l'ère actuelle (2). »

Les exemples que nous avons pris se rapportent à

(1) E. Ferrière, *la Matière et l'Energie*, page 474.
(2) *Traité de Géologie*, page 1462.

l'organe du tact, mais nous aurions aussi bien pu supposer qu'il s'agissait de tout autre appareil sensoriel, comme la vue ou l'audition. Les phénomènes vont en se compliquant de plus en plus à mesure que l'on s'élève dans la série animale et le système nerveux se perfectionne corrélativement, mais le procédé est toujours le même. Etudions donc les propriétés physiologiques de l'appareil nerveux. Car ces connaissances nous feront mieux comprendre encore le rôle du périsprit.

LE SYSTÈME NERVEUX ET L'ACTION RÉFLEXE

Rappelons encore une fois que le système nerveux n'est que la *condition organique* terrestre des actions psychiques de l'âme, que par lui-même il n'est ni intelligent, ni instinctif puisqu'après sa destruction l'âme survit, aussi bien l'âme humaine que l'âme animale, mais que pendant la vie il est la reproduction matérielle du périsprit et que toute altération grave de sa substance engendre des désordres consécutifs dans les manifestations du principe pensant. Certains savants disent : Si nous lésons gravement une partie du cerveau d'un individu, la parole articulée ne pourra plus se produire, donc la faculté de parler est détruite, c'est incontestable ; mais une partie de l'âme n'est pas pour cela disparue, vous l'avez simplement mise dans l'impossibilité de se servir de l'instrument et dès lors elle ne peut accuser sa présence de cette manière, mais vous n'avez pas démontré que vous détruisiez partiellement l'âme par cette expérience ; vous l'avez

désorganisée dans son fonctionnement, et pas autre chose.

L'adage *mens sana in corpore sano*, une âme saine dans un corps sain, est exact ; il faut nécessairement que les organes soient en parfaite santé pour que l'esprit s'en serve librement, mais il faut bien se garder de conclure qu'une altération de l'organe entraîne une altération de l'âme, elle détermine seulement l'*altération de la manifestation* de cette âme, ce qui n'est pas du tout la même chose. Nous étudierons plus loin cette action (2). Ce qui est sûr, c'est que les limites entre lesquelles l'intégrité du sytème nerveux est conservée sont très étroites, elles dépendent de la circulation, de la respiration, de la nutrition, de la température, de son état sain ou maladif (3).

Nous avons vu comment on peut se représenter la création du système nerveux sensitif et moteur, mais il ne faut pas oublier l'importance des fonctions vitales, et, comme les aliments sont des irritants intérieurs, que la cellule du canal digestif réagit sous leur influence, il s'est créé un système nerveux végétatil qui agit sur la nutrition des éléments organiques. Occupons-nous simplement du système nerveux qui sert à manifester l'intelligence, il est composé en général de nerfs ou cordons nerveux et de centres. Ces centres sont chez les vertébrés la moelle épinière et les différentes parties qui composent le cerveau.

Examinons un instant un animal inférieur doué de

(2) Voir chapitre V.
(3) Pour les détails voir *Physiologie* de Muller ; Louget, *Physiologie*, 2e volume ; Richet *Psychologie générale*, chapitre II.

la vue, par exemple ; il veut fuir ou poursuivre un objet : le déplacement de son corps ne suit pas immédiatement sa volonté, il doit pour cela faire un effort et vaincre certaines résistances qui proviennent d'un arrangement des atomes périspritaux et des molécules matérielles peu favorables au mouvement. Le mouvement finit cependant par se propager suivant la ligne des molécules, dont la vibration naturelle présente avec lui le moins de divergence ; et, en se propageant il diminue encore cette divergence. De là il résulte que le même mouvement, quand il est voulu une seconde fois, éprouve moins de résistance, exige moins d'efforts ; et à la longue, à force de répétitions mille fois réitérées, il finit par se faire avec le plus petit effort possible, avec un effort tellement faible qu'il n'est plus senti. Le mouvement, d'abord pénible, devient ensuite facile, puis naturel et enfin automatique et inconscient.

Lors donc qu'un organisme répond automatiquement, machinalement à une action extérieure, il produit ce que les physiologistes appellent une action réflexe.

Rien n'est plus simple à comprendre qu'un acte réflexe élémentaire. Soit un nerf excité à son extrémité périsphérique, nous avons vu que l'irritation chemine le long du nerf, remonte aux centres nerveux et là, se propageant de proche en proche, en passant par le périsprit, elle redescend dans les nerfs moteurs pour se transmettre au muscle qui se contracte.

Il est extrêmement important de remarquer que la conscience peut parfaitement ignorer ce mouvement, il

ne s'en produit pas moins avec une régularité absolue, car nous venons de voir que c'est l'habitude prolongée pendant un temps considérable qui a fini par lui donner ce caractère automatique. De même que nous lisons sans nous souvenir de toutes les phases par lesquelles nous avons été obligés de passer pour connaître les lettres, les syllabes, apprendre à assembler ces syllabes, etc., de même une irritation du système nerveux détermine un mouvement de réponse qui peut parfaitement ne pas être connu de l'âme et être indépendant de sa volonté.

Les actions réflexes sont de diverses natures ; M. Richet en donne la classification suivante (1) :

A. — Réflexes ayant pour point de départ une excitation extérieure et portant :

α. Sur les muscles de la vie animale, mouvements réflexes de relation ;

β. Sur les appareils de la vie végétative, mouvements réflexes de nutrition.

B. — Réflexes ayant pour point de départ une excitation intérieure viscérale et portant :

α'. Sur les muscles de la vie animale ;

L'étude détaillée de ces divers réflexes rentre dans la physiologie et n'ont pas à nous intéresser, mais cependant ils donnent lieu à l'importante remarque suivante :

Ici plus que jamais l'existence du périsprit est indispensable à la compréhension de ces phénomènes. Car non seulement la matière survenue se renouvelle in-

(1) Richet, *Psychologie générale*, p. 61

4° des noms et esprit des signes du Zodiaque. Influence magnétique et fluidique de la lune d'après les plus grands maîtres, par Hacoephi Crysès, ouvrage fort bien fait et vivement recommandé. (Broch. in-18 de 74 pages, 0 fr. 75.)

Chez FALCAN, de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine :

Les Hallucinations télépathiques, par MM. Gurney, Myers et Podmore, traduit et abrégé des *Phantasms of the living*, par M. L. Marillier, maître de conférences à l'Ecole des hautes Etudes, avec une préface de Ch. Richet. (1 vol. in-8, de 396 pages, 7 fr. 50.) Compte rendu prochainement par Paul Sédir.

La *Revue philosophique*, dirigée par Th. Ribot, fascicules de janvier et de février 1892, dans lesquels nous signalons « le problème de la vie », importante étude de M. Dunan.

A la Librairie Scientifique A. HERMANN :

Les Odeurs, démonstrations pratiques avec l'olfactomètre et le pèse-vapeurs, conférence par Charles Henry. (Brochure in-18 de 68 pages, 1 fr.)

A la librairie de la *Lumière* :

L'Unité de la vie passée, présente et future, où l'immortalité individuelle et collective, par P.-F. Courtépée. (Broch. in-12, de 214 pages.) Compte rendu prochainement par Paul Sédir.

Chez GAUTHIER-VILLARS :

Revue de la science nouvelle, mensuelle, publiée par l'Association scientifique pour la défense du christianisme (Abonnement, 6 fr. par an. Administration, 18, rue Duban, Passy).

GASTON DUJARRIC. *Autour du mystère*. (1 vol. : 3 fr. 50.) Très intéressant ouvrage dans lequel les hantises de *l'au-delà*, du *déjà vu*, sont présentées d'une façon attrayante, sous forme de nouvelles.

A chaque page, le lecteur se sent pris de ce frisson que vous fait éprouver le récit d'un conte fantastique d'Hoffmann.

Par ce temps de maisons hantées, ce volume tombe très à propos.

Souvenir d'escales et de traversées, 1 vol., 3 fr. 50. M. G. Dujarric, ancien officier de marine, a consigné dans ce beau volume toutes les aventures et impressions que lui ont fourni ses voyages au long cours.

L'auteur transporte successivement le lecteur aux Indes, en Turquie, à Madagascar, au Sénégal, et, en lui découvrant des coins ignorés de ces différents pays, le fait assister à des scènes prises sur le vif et d'un haut intérêt.

LE BULLETIN DE LA PRESSE

Le BULLETIN DE LA PRESSE est un organe *professionnel* destiné aux directeurs, rédacteurs et imprimeurs de journaux et publications périodiques, et d'une manière générale à tous ceux qui s'intéressent à la presse et à l'imprimerie.

Outre une série d'articles de fond, il publie dans chaque numéro les renseignements suivants : lois, projets de loi, jurisprudence de la presse ; — nouveaux journaux parus ; — modifications apportées aux anciens : changements de directeur, de rédacteurs, d'imprimeur, de périodicité, de format, d'adresse, etc. ; — des études sur la presse à l'étranger ; les documents relatifs aux syndicats et associations de la presse ; — les journaux et imprimeries à vendre ; — les offres et demandes d'emplois, etc.

Le BULLETIN est un organe *absolument impersonnel*, une tribune ouverte à tous, sans acception de parti. La direction reçoit avec plaisir tous les renseignements et communications que l'on veut bien lui adresser.

Le BULLETIN DE LA PRESSE (*Nouvelle série*) paraît *le 15 de chaque mois* en une livraison de 36 pages, sous couverture. Chaque année la collection formera un beau volume qui deviendra en quelque sorte le manuel du directeur de journal et de l'imprimeur.

Le nombre de pages de chaque fascicule sera augmenté au fur et à mesure des besoins.

Le « Bulletin de la Presse » accepte de faire tous les services d'échange qui lui sont demandés.

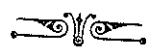
Le prix de l'abonnement annuel est de 6 fr. (12 numéros), **avec faculté de paiement en annonces.**

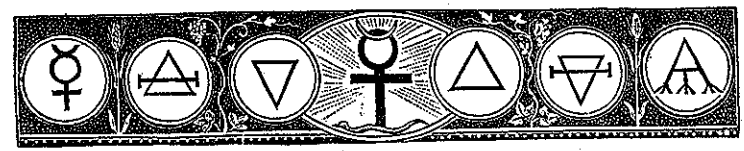
Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande.

Adresser toutes communications à la
DIRECTION DU BULLETIN DE LA PRESSE
5, Rue Hautefeuille, PARIS.

cessamment et les molécules nouvelles doivent être adaptées à l'organisme par la force vitale modifiée par l'habitude, mais il existe entre les réflexes une coordination telle qu'ils se succèdent les uns aux autres en vue d'une action déterminée qui a pour but une fonction à remplir, celle de la digestion par exemple. Or, encore une fois, les propriétés remarquables du système nerveux ne peuvent subsister dans la matière changeante, fluente, incessamment renouvelée, il faut donc qu'elles aient leur fondement dans la nature stable de l'enveloppe fluidique. A mesure que le principe intelligent a passé par des organismes plus complexes, il s'est habitué par des réincarnations successives dans chaque forme, au maniement de plus en plus perfectionné du corps matériel, et comme ces actes devenaient automatiques par la fréquence réitérée des mêmes besoins, il s'est établi une relation étroite entre l'organisme et le périsprit et en même temps une appropriation à chaque instant plus parfaite de l'être avec son milieu.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.





PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN (1)

Je suis à Saint-Estève, en juillet, malade, alitée depuis huit jours avec une fièvre violente. Une amie, très chère, qui me soigne, me croit endormie, et doucement, me quitte pour aller prendre le repas de midi, que la cloche vient de tinter.

Moi aussi, je me crois endormie, cependant je vois et j'entends. Je vois, à travers mes paupières closes, la fenêtre de ma chambre s'ouvrir sur le jardin, sans qu'aucune main ait tourné l'espagnolette. J'entends un souffle léger qui passe et repasse derrière les platanes.

On dirait que les gouttelettes du jet d'eau tombent avec plus de mystère dans le bassin. Sous les arbres du verger le foin est coupé, répandu, comme pour préparer un tapis de verdure à des pieds augustes. La longue file des cyprès, alignée respectueusement,

(1) Nous commençons aujourd'hui la publication d'une œuvre des plus remarquables, due à la plume de Mme Juliette Adam. Nous ne saurions trop remercier l'auteur de l'autorisation spéciale qu'elle a bien voulu nous donner à ce sujet. *Un Rêve sur le Divin* a été édité en une élégante plaquette, véritable chef-d'œuvre typographique, et se trouve, au prix de 5 francs, aux bureaux de la *Nouvelle Revue*, 28, boulevard Montmartre, Paris.

attend quoi ? Peut-être la nouvelle annoncée par les oiseaux qui fendent l'air en tous sens.

Je songe que, dans ce même Saint-Estève, j'ai rêvé *Païenne*, et je franchis par la pensée la distance qui sépare la route d'Avignon de la fontaine de Vaucluse. Je crois revivre, après quatre ans, cette heure étrange et terrible où j'ai entrevu, au fond d'un antre, l'œil énigmatique et menaçant de la terre.

Tout à coup mon esprit est ramené vers les lieux qui m'entourent. Une angoisse douloureuse me saisit. Que se passe-t-il ?

Au fond du jardin, là-bas, sous les deux pins parasols, le dieu Pan n'a pas cessé de paraître jouer de la flûte sur son socle de rocaille. Mais que vois-je ? Le dieu Pan oscille, il s'effondre, il est réduit en poussière !!! Le socle immobile, sur lequel tout à l'heure le dieu était debout, se soulève, se meut, tourne comme une porte sur ses gonds... La file des cyprès s'ouvre sur deux rangs.

Et voici que sous l'éclat rutilant du soleil de midi, sous une pluie ruisselante de rayons, des êtres de lumière m'apparaissent.

Je reconnais leurs visages, quoiqu'ils soient transfigurés. Ce sont, parmi le trop grand nombre de mes amis morts, les religieux, les déistes, ceux-là mêmes qui, vivants, ont essayé de m'arracher à ce qu'ils appelaient : mon « erreur sacrilège sur la pluralité des Dieux ». A leur approche, la statue de l'un de mes dieux s'est brisée. On croirait qu'Apollon, celui que j'idolâtre comme le plus fier des immortels, est l'esclave de ceux qui s'avancent ?... Il verse sur eux

ses flots de rayons, il les accompagne et les suit.

— Est-ce vers moi que vous marchez, ombres illustres ? m'écriai-je, est-ce pour moi que vous avez un moment délaissé les champs Élyséens ?

— Veille à tes paroles, dit une voix claire et vibrante, nous ne sommes point des ombres, nous sommes des âmes, nous n'habitons pas les antres fumeux de la terre, mais l'infini du ciel éblouissant.

— Une autre voix ajoute : depuis que je t'ai quittée, tu n'as pas fait un pas dans les voies célestes où les âmes doivent cheminer. Nous, tes amis, nous venons éclairer pour toi les routes éternelles.

— Est-il aujourd'hui en votre pouvoir, ô mes chers grands morts, de détruire les antiques croyances que votre tendre amitié, que la vivante influence de vos esprits ne sont point parvenu à ébranler dans nos entretiens terrestres ?

— Nous voulons faire entrevoir à ton âme les lointaines aperceptions du vrai, répéta la grande voix sonore, qui retentit dans les profondeurs de ma pensée. Tu marcheras seule après. En laissant aux ronces du chemin, tracé par nous, des lambeaux de ta chair, tu pourras cueillir quelques fruits mûrs de la Vérité.

— Il faut, dit l'une des autres voix, que tu gardes non seulement le souvenir, mais les termes de nos enseignements, tu écriras sous notre dictée la bonne parole dont ensuite tu commenteras et éclairciras toi-même le sens, car ceux qui tentent d'arracher ton âme aux puissances inférieures ne te réapparaîtront jamais !

. . . . . .

Une plume se trouva sous ma main tremblante ; je la pris et longtemps je traçai des mots. . . . .

. . . . . .

Voici les pages qu'après l'évanouissement du mirage céleste, je trouvai écrites de ma main lorsque je rouvris les yeux.

(*A suivre.*) JULIETTE ADAM.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

NOUVELLES PUBLICATIONS. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'une combinaison à l'étude va permettre sous peu la publication en langue française du *Zohar*, l'un des livres fondamentaux de la Kabbale, qui n'a encore jamais été traduit. Nous reparlerons bientôt de ce projet déjà entré dans la voie de la réalisation.

LABORATOIRE DE MAGIE PRATIQUE. — Plusieurs manuscrits ou grimoires anciens relatent des faits étranges produits sous l'influence de pratiques spéciales. La première condition de ces pratiques c'est la possession par l'opérateur d'instruments fabriqués d'après des rites et sous des influences astrales particulières. Avant de condamner ou d'adopter ces pratiques de magie cérémonielle, il est indispensable de les soumettre au contrôle de l'expérimentation. Voilà pourquoi un laboratoire complet situé en pleine campagne et possédant une forge, une machine à vapeur et des machines outils perfectionnées vient d'être annexé au Groupe. Dans ce laboratoire vont être construits, d'après les données traditionnelles, les instruments magiques les plus usuels qui seront ensuite expérimentés dans plusieurs groupes d'études.

M. Michel Delézinier, docteur en médecine, licencié ès sciences physiques et ès sciences mathématiques, a bien voulu prendre la haute direction de ce laboratoire. Nous ne doutons pas de la conduite parfaite des expériences, sous une telle direction.

CONFÉRENCES. — Les conférences de quinzaine le vendredi sont de plus en plus suivies. Les prochaines auront lieu : vendredi 19 février avec Jules Lermina et Papus comme conférenciers, et, vendredi 4 mars. Nous prions nos lecteurs de se souvenir de ces dates.

CORRESPONDANTS ET BRANCHES. — La *Société scientifique d'études psychologiques* de Munich vient d'établir des relations officielles avec *le Groupe indépendant d'études ésotériques* de Paris à l'effet de former des postes de correspondants et des branches. Nos lecteurs connaissent de longue date les travaux du Dr Carl du Prel, président honoraire de cette société.

HYPNOTISME

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

Dans un ouvrage qui vient de paraître, chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts, et Chamuel, 29, rue de Trévise, *les États profonds de l'Hypnose*, M. le colonel de Rochas, administrateur de l'École Polytechnique, décrit une série d'expériences très curieuses qui prouvent que la sensibilité peut s'*exterioriser* hors du corps humain. Les lois de cette *extériorisation* semblent analogues aux lois de la propagation des ondes. Voilà une découverte qui fait le plus grand honneur au savant infatigable qui l'a faite, et qui est d'une grande importance pour prouver les propriétés attribuées par l'occultisme au « corps astral ».

L'EXISTENCE DES MEMBRES A L'ÉTAT « ASTRAL » CHEZ LES AMPUTÉS

Tout le monde sait que les amputés souffrent parfois dans certains points de leur membre coupé. La tradition

ésotérique affirme que le membre persiste à l'état « astral » après l'amputation. M. G. Encausse (Papus), chef du laboratoire d'hypnotisme à l'hôpital de la Charité, poursuit en ce moment une série d'études tendant à prouver expérimentalement l'existence effective du corps astral des membres amputés. Nous reparlerons de ces travaux dans le prochain numéro de l'*Initiation*.

CORRESPONDANCE

A propos de récentes études sur l'occultisme (par M. le Dr Rabattel) dans le *Semeur*, l'écrivain bien connu, M. Jules Lermina a envoyé à ce journal la lettre suivante :

« Monsieur, voulez-vous me permettre de répondre un mot au très intéressant article publié par votre revue sur l'occultisme contemporain. J'y suis désigné fort courtoisement d'ailleurs, mais sous une qualification qui ne m'appartient pas : le *Spirite* Jules Lermina, dit l'auteur. Or je ne suis et je n'ai été, ne serai jamais spirite. Sans entrer dans une polémique fastidieuse, je vous rappelle que, même quand j'ai accepté la présidence du congrès spirite de 1889, j'ai déclaré hautement que je n'étais pas spirite et que je ne prenais cette présidence que pour affirmer la liberté de pensée dans toutes ses manifestations quelles qu'elles fussent.

« Le spirite a la conviction d'avoir trouvé le problème de l'au-delà : il croit à des communications possibles et persistantes avec des individualités désincarnées, il admet la persistance de la personnalité.

« L'occultiste, — et à défaut d'autre nom, nous admettons celui-là — n'est qu'un chercheur de bonne volonté. Les idées sur l'en-deçà et l'au-delà, sur « l'intervention des forces élémentales, élémentaires ou psychiques, sont d'un ordre tout expérimental, et la sentimentalité est absente de ses théories. Les expériences

sont faites avec le même sang-froid que des combinaisons chimiques dans un laboratoire. Il constate des phénomènes, il n'en obtient d'autre satisfaction que celle qui accompagne la recherche de la vérité sans parti pris. L'homme est pour lui un produit d'évolution qui évolue à son tour vers ce qui est l'inconnu.

« La différence entre le Spiritisme — qui est une théorie complète — et l'occultisme — qui n'est qu'un instrument d'étude — est donc considérable. On a pris l'habitude d'englober sous la dénomination de spirites tous ceux qui s'occupent de l'évolution pré ou post-humaine. C'est une fâcheuse cacologie.

« Je ne suis donc pas spirite, mais occultiste, j'ai tenu à le répéter une fois de plus.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations cordiales.

« JULES LERMINA. »

LA TÉLÉPATHIE

MARK-TWAIN

C'est un vrai malheur que d'être un des premiers Humoristes du siècle, la chose le plus sérieusement dite paraît invraisemblable, et l'on tourne tout au ridicule.

La réputation de Mark-Twain, des deux côtés de l'Altantique, est connue comme celle d'un plaisant ! et son article de décembre, dans le *Harper*, n'est pas pris au sérieux. Cependant M. Clémens a été depuis bien des années un membre de la *Société des Recherches physiques*, rien que pour ses expériences personnelles de Télépathie. Dans ce numéro du *Harper*, il explique au monde entier combien ont été extraordinaires ses communications (dans certains cas) des messages de cerveaux entre lui et ses amis.

LA TÉLÉGRAPHIE MENTALE

Il proclame être celui qui a découvert à lui seul

l'origine de cette science obscure, qu'on nomme Télépathie.

« J'ai fait cette découverte, il y a dix-sept ans, et je lui ai donné un nom : *Mental télégraphy*. » C'est la même étude entreprise il y a quatre ans par la *Physical Society* d'Angleterre et qu'on nomme « Télépathie ». Il n'y a que depuis lors qu'on considère le phénomène comme possible. — Les membres de cette Société viennent de convaincre le monde, que ce n'est pas une « chose rare, loin de là », mais qu'elle arrive journellement.

« *Plus de coïncidences.* »

Mark-Twain vient d'écrire un article, ce mois. On ne le publiera que dans quelques années. — « Chez moi, il y a dix ans, dit-il, j'ai tout fait pour mettre mes idées à l'abri du ridicule. Dans le *North American Review*, on voulait absolument mettre mon nom, je n'ai point voulu le donner, connaissant par trop mon public qui ne prendrait rien au sérieux de ma part. Donc je l'ai caché dans un coin de mon cabinet de travail. » Et ce n'est que grâce au progrès de la science qu'il se décide à publier ce qui suit :

THE GREAT BANENZA.

« Il y a deux ou trois ans, j'étais couché dans mon lit paresseusement, en contemplant la grasse matinée, c'était le 2 mars, quand soudainement une idée chaleureuse frappa mon cerveau. Cette idée fut que le temps était assez mûr et le marché prêt à enfanter un livre, — livre, qui devait être écrit immédiatement, et attirer une grande attention ! *Sur les mines d'argent de Nevada*. — *The great Banenza* était en vogue, tout le monde en parlait. Je me suis rappelé que la personne la plus apte à écrire ce livre serait M. William H. Wright, un journaliste de Virginia, Nevada ! — homme chez lequel je faisais toutes mes correspondances, lorsque j'étais reporter, il y a une douzaine d'années de cela. — Peut-être est-il de ce monde ? peut-être ne l'est-il plus ? — Je n'en savais rien. En tous cas je vais essayer de lui écrire et de le retrouver. — Je fis donc ma lettre en détaillant tout à ce brave Monsieur.

J'allais mettre mon manuscrit dans la lettre lorsque

tout d'un coup, une idée me vint de ne point le faire jusqu'à ce que je puisse m'assurer d'avoir un éditeur, sans quoi je pourrais perdre mon manuscrit, ne sachant au juste si M. W. Wright était encore de ce monde ! J'envoyais donc mon messager chez l'éditeur pour savoir s'il consentait, en le priant de me fixer un rendez-vous, mais il était en voyage pour assez longtemps.

En l'espace de quatre jours, tout mon projet des mines sortit de mon cerveau. Quand le 7 mars, le facteur me remit trois ou quatre lettres, parmi lesquelles une me frappa par sa dimension et par un certain pressentiment ; je croyais reconnaître une écriture familière. Je ne l'ouvris point, mais en présence d'une personne je dis ces mots : « Je vais faire un miracle et je vous dirai le contenu de cette lettre sans l'ouvrir, la date, le tout sans rompre le cachet.

« Elle vient de Virginia » datée du 2 mai, il y a donc sept jours, au moment où je cherchais dans mon esprit non seulement si l'individu demeurait là, mais encore s'il était de ce monde. M. Wright proposait de faire un livre sur les mines de Nevada le *Great Bananza*, et me demandait ce que j'en pensais ? Ce livre devait être textuellement ce que j'avais dans l'idée. On ne peut donc pas dire que c'est un accident, un hasard. Des accidents pareils ne se reproduisent guère. Au fond, c'est lui qui avait les idées depuis longtemps, et c'est à moi qu'il pensait pour me consulter à ce sujet. Cet ami que je ne voyais plus depuis onze ans, avait une volonté assez puissante pour m'inspirer les mêmes idées à trois mille lieues de distance et pour m'intéresser non seulement le même jour, mais pour ainsi dire au même instant : il était trois heures à Nevada, ce qui correspondait avec 6 heures à Hartford. »

LE PHRÉNOPHONE.

Il n'est pas étonnant de savoir que c'est le fait le plus extraordinaire, dans la vie de Mark-Twain. M. Clémens soutient que bien des découvertes faites par Wallace et Darwin, peuvent être expliquées par la *Télépathie mentale*. Il en est tellement convaincu, qu'il propose

d'inventer un nouveau nom sur la méthode de la communication mentale.

Ce siècle qui croit tout avoir exploité a entre ses mains une chose des plus importantes, c'est l'inventeur d'un *Phrénophone*, une méthode de la communication de pensée. Une pensée qui peut devenir un système. Le télégraphe et le téléphone deviendront trop lents. Nous devons avoir nos idées et les travailler à distance, et si nous voulons les mettre en paroles, nous le faisons à nos heures de loisir. Ce quelque chose qui fait vibrer nos cerveaux à distance est tellement merveilleux qu'il faut exécuter ce plan, qui ne sera pas plus difficile que jadis le télégraphe et téléphone, et ne sera pas plus merveilleux. (*The Review of Reviews*, de Londres.)

REVUE DES REVUES

(*Langues françaises.*)

OCCULTISME :

Depuis novembre que l'*Initiation*, surchargée de copie a ajourné mes comptes rendus, le champ d'études spiritualistes a été fouillé avec la même ardeur, et devant moi s'accumule un monceau imposant de livraisons vierges du coupe-papier ; le *Voile d'Isis* en sera la première victime ; le lecteur y trouvera de tout : de la philologie (*Discours sur l'essence et la forme de la Poésie*), des chroniques spéciales, des interviews depuis les Hicks jusqu'à la fameuse maison hantée, des articles de magnétisme, d'érudition : — sans oublier le numéro de 100,000 exemplaires, qui a valu à Julien Lejay toute une correspondance aussi instructive qu'amusante. — L'*Etoile* qui, en janvier, a changé son format, est surtout remplie par des études cosmologiques et critiques de R. Caillié, de l'abbé Roca, d'Alber Jouney. Je signalerai l'apparition à Paris d'une revue mensuelle de la franc-maçonnerie philosophique : *la Renaissance symbolique*, dirigée par L. A. Bertrand ainé (1), consacrée « à l'histoire des traditions symboliques, à l'étude des symboles et des lois

franc-maçonniques. » Je souhaite aux courageux rédacteurs le succès que mérite leur initiative. — A lire, dans le *Sphinx* de Munich (décembre 1891), des études très documentées de K. Kiesewetter (*Histoire du somnambulisme*), de Kuhlenbeck, de Breitkreuz, etc. — La *Paix universelle* (décembre et janvier) continue son intéressante revue des phénomènes magnétiques et spiritualistes, coupée par les études théoriques de Bouvier, de Phal-Nose.

SPIRITISME :

M. Gabriel Delanne continue dans le *Spiritisme* ses études basées sur les constations scientifiques les plus modernes ; à voir de curieux faits de clairvoyance relatés par Al. Delanne (de janvier 1892). Le *Moniteur spirite et magnétique* continue à occuper « la sphère sereine dans laquelle sa RÉDACTION a toujours aimé à se tenir. » Et enfin la *Lumière* (décembre et janvier) donne des prophéties et des communications d'esprits, qui ne le cèdent en rien sous tous les rapports à celles déjà publiées.

MAGNÉTISME :

La *Chaîne magnétique* (15 décembre 1891) publie des correspondances de H. Pelletier, de Victor Levasseur des études sur l'Od, des constatations de lucidité somnambulique (janvier 1892), etc. Le *Journal du Magnétisme* contient la suite des études si fouillées de H. Durville, extraites de son *Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme*. Dans la *Revue des sciences psychologiques* (décembre 1891) je trouve, en plus des recherches spirites de M. Goupil, un fort bel article de Jules Lermina sur la Libre Pensée et la Science ; l'étude de Fabre des Essarts sur les Couleurs et Senteurs ; et une lettre de l'infatigable fouilleur, Horace Pelletier.

SOCIALISME :

Très attachante la *Religion universelle* (15 décembre et 15 janvier) avec une partie bibliographique très consciencieusement traitée, les études du cœur humain de A. Poncelot, enfin les travaux sociologiques de P.-F. Courtépée et de C. Fauvety.

Sommaire du *Devoir* (décembre 1891) : documents

pour une biographie complète de J.-B.-A. Godin, chronique parlementaire, les retraites ouvrières, le congrès de Rome. A noter dans la *Revue socialiste* (janvier 92), en plus des études de A. Delon, Henri Aimel, Benoît Malon, le mouvement social en Franee et à l'étranger, le congrès de Lyon et surtout les résolutions de propagande prises au congrès international des étudiants socialistes à Bruxelles.

LITTÉRATURE :

D'une très instructive lecture sont ces recueils d'art nouveau, diversement rubriqués : *les Entretiens politiques et littéraires, la Revue blanche, la Plume ;* pour l'observateur, combien est intéressant l'effort collectif de toutes ces natures d'artistes, que je suppose sincères en leurs diverses expressions ; et, comme pour moi une grande différence de sérénité s'accuse entre ces feuilles précitées et d'autres, telles que *Psyché,* de Michelet et de Chaboseau, qui ont à leur disposition une conception plus nette du triple Kosmos physique, hyperphysique et intellectuel. — *L'Echo de la semaine* (20 décembre) donne une chronique du docteur Ox sur la *Graphologie simplifiée* d'A. Aruss, et sur la *Magie* de Plytoff.

DIVERS :

A lire dans les *Comptes rendus hebdomadaires de la Société de biologie* (21 novembre) la nutrition dans l'hypnotisme, par Voisin et Harant. Dans les *Annales des sciences psychiques* (novembre-décembre, 1891), les études du docteur Dariex et de Russell Wallace. Dans la *Revue scientifique,* la tératogénie expérimentale, conférence faite devant la Société d'anthropologie par le docteur Dareste (9 janvier 1892) ; Ch. Henry y relate ses belles recherches sur le problème de l'odorance. Les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* (18 janvier 1892) donnent une note de M. J. Lajard sur le langage sifflé, employé de temps immémorial aux Canaries (île de la Gomère), par les Guanches, derniers descendants des Atlantes. Enfin, le *Journal de la Santé* (20 et 27 décembre 1891 et 10 janv. 1892) donne une étude illustrée sur la physiognomonie.

REVUE DE LA PRESSE PÉRIODIQUE

DE L'ÉTRANGER

Depuis plusieurs mois, l'abondance des matières nous oblige à suspendre l'analyse des périodiques étrangers consacrés au spiritualisme. Nous reprenons aujourd'hui cette publication que nous donnerons le plus souvent possible.

LANGUE ESPAGNOLE. Les journaux espagnols sont nombreux et en général bien rédigés.

La Revista de estudios psicologicos de Barcelone, dirigée par le vicomte de Torres Solanot, tient toujours la tête. Elle est remarquable par son indépendance et sa largeur d'idées. Les questions mesquines et les polémiques de clocher sont reléguées au dernier plan. Dernièrement le vicomte Torres Solanot, dans une remarquable étude intitulée *Spiritisme et Spiritreries* a donné une verte leçon à certains spirites français qui ne rêvent que plaies et bosses.... au nom de la Charité. Le numéro de janvier 1892 résume l'état du spiritualisme en Espagne et ses progrès pendant l'année 1891, et contient un article très remarquable de Manuel Navarro Murillo, titre : *les Spirites apocryphes.* Nous ne craignons pas d'affirmer qu'aucune revue spirite française ne peut rivaliser avec la Revue de Barcelone comme intérêt et comme facture.

Hojas de propaganda (Les feuilles de propagande) tirées à 7,000 exemplaires assurent l'œuvre de la revue.

Signalons encore dans le *Boletin de la Federacim espiritista catalana* un remarquable article nécrologique sur MANUEL SANZ BENITO, trop tôt enlevé à l'affection de ses nombreux amis. C'était un des plus ardents apôtres de l'occultisme en Espagne.

La Revista espiritista de la Habana est également un bon organe spiritualiste édité avec goût et bien rédigé. Elle contient, en outre d'articles originaux, une série de traductions des principaux périodiques de l'étranger, (*l'Initiation, El criterio espiritista, La Revista* de Barcelone, etc.)

La Ilustracion espirita, de Mexico, combat avec raison le matérialisme déguisé du moderne Théosophisme, de ridicule mémoire.

LANGUE ITALIENNE

En Italie le mouvement spiritualiste prend chaque jour un plus grand essor.

En tête des périodiques spiritualistes italiens nous plaçons sans hésitation :

La *Lux* de Rome, dirigée par notre confrère *Hoffman Giovanni* (S.·. I.·.). La plus grande indépendance règne dans la rédaction de cette revue où toutes les écoles spiritualistes sont représentées.

La Sfinge de Rome dirigée par M. E. Ungher traduit dans son dernier numéro plusieurs articles de l'*Initiation*. M. G. Palazzi analyse et commente un article de Metzger paru dans le *Moniteur*. Nous parlerons prochainement d'un récent travail très amusant de ce M. G. Palazzi sur l'Occultisme.

Magnetismo e ipnotismo, de Florence, dirigée par le Dr Olinto del Torto, est une excellente revue dont nous aurons souvent l'occasion de parler.

LANGUE ANGLAISE. — *The Key*, 61, Marylands Road-Paddington W. (Londres), dirigée par Allan Mongomerry, est une revue spiritualiste que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs connaissant l'anglais. On y trouve des rapports sur les dessous du Théosophisme en Angleterre qui ne manquent pas de saveur. De plus des études sur la clairaudience et la clairvoyance complètent chacun des numéros.

Parmi les publications non spéciales, *The Review of reviews*, Mowbray House, Norfolk street. (London) est la plus intéressante et la mieux faite de toutes les revues.

LANGUE ALLEMANDE. — On a pu voir dans la revue des revues (Occultisme) l'analyse du *Sphinx* de Munich.

LANGUE PORTUGAISE. — *Verdade et Luz*, de S. Paule Brazil nous arrive toujours régulièrement. — *O Regenerador* de Belens (République du Brésil) dirigé par Abel a C. d'Araujo publie actuellement les travaux de Crookes sur la Force Psychique.

M. Alber Jhouney, le Kabbaliste bien connu, fondateur de l'*Étoile*, vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nous prions notre confrère d'agréer nos sincères compliments de condoléance au nom de toute la rédaction de l'*Initiation*.

Notre rédacteur et ami Camille Chaigneau vient d'avoir la douleur de perdre son père, le Dr Alexandre Chaigneau, décédé dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Un discours spiritualiste a été prononcé sur sa tombe suivant le désir du défunt.

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

LIVRES REÇUS

Petit courrier bibliographique.

CHEZ CHAMUEL, ÉDITEUR (Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise, Paris) :

La *Magicienne*, recueil de Nouvelles ésotériques d'un des premiers littérateurs hermétistes : JULES LERMINA (1 vol. in-18 de 384 pages, 3 fr. 50). Compte-rendu prochainement.

Essai de Théorie simple de quelques phénomènes électriques comme base de mesure des effets de transformation de l'od. La première des « Etudes d'ésotérisme mathématique », par MICHEL DELEZINIER, docteur en médecine, licencié ès sciences mathématiques, licencié ès sciences physiques, etc. (Brochure in-8, de 16 pages, 0 fr. 75.)

Comment on devient Mage, par JOSÉPHIN PÉLADAN. (Un beau vol. in-8 avec portrait, 7 fr. 50.)

On sait combien les voies de réalisation de l'*Initiation* diffèrent du cléricalisme cher à cet auteur. Nous déplorons le tort considérable fait aux écrivains sérieux par les panaches et les titres chaldéens dont se pare le grand artiste qu'est malgré tout M. Péladan. F.-Ch. Barlet analysera en détail *Comment on devient Mage*, la première œuvre didactique de Joséphin Péladan, œuvre qui, malgré ses multiples erreurs, présente de très bons chapitres, et mérite à ce titre d'être lue par tous les occultistes. Relevons cependant sans plus tarder deux affirmations pour le moins étranges. La première c'est la prétention qu'a notre auteur d'être le premier en date des écrivains contemporains s'étant occupé d'ésotérisme. Or, les premiers travaux de *M. de Saint-Yves* sur la Naissance, l'Amour et la Mort, d'après l'hermétisme, ont été publiés en 1876 et 1877, cinq ans avant les débuts de M. Péladan. La seconde affirmation est que les *les métaux sont précieux en raison directe de leur densité*, ce qui voudrait dire que le mercure (13,6) vaut bien plus que l'argent (10,5). Voilà ce que gagne un littérateur à vouloir régenter la science au nom de la Chaldée. Ce sont là toutefois des critiques de détail que nous tenions à faire avant l'analyse de F.-Ch. Barlet, qui saura reconnaître impartialement l'élévation de certaines des pages de l'ouvrage de Joséphin Péladan.

Nouveau Langage symbolique des plantes avec leurs propriétés médicinales et occultes, suivi : 1° d'une table de transposition pour écrire secrètement, la manière de s'en servir; 2° de la Table des jours heureux ou malheureux ; 3° des influences des jours de la lune,